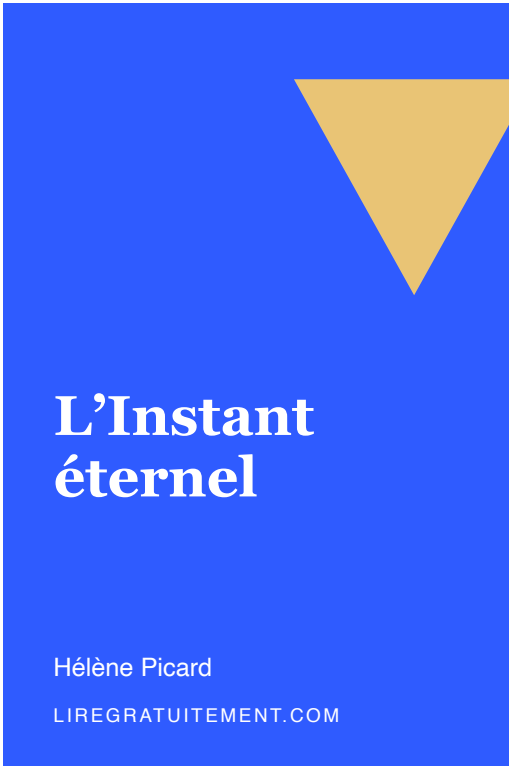


L’Instant éternel

Hélène Picard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Partie 1

Elle mettra sa robe blanche…
Et posera, pour l'embaumer,
Une verveine sur sa hanche,
Car il lui faut un bien-aimé…
Elle mettra sa robe bleue…
Et fera, d'un pas enivré,
Une lieue après une lieue,
Car il faut qu'elle aille pleurer…
Elle mettra sa robe rose…
Et sa lèvre, folle de soi,
Cherchera l'autre lèvre éclose…
Car il faut tant que cela soit !…

Espérance

Que le soleil est chaud dans le parfum des treilles,
Et comme il est vibrant de souffle harmonieux !…
La forêt a chanté par toutes ses abeilles
Et je souris d'avoir une larme à mes yeux.
Ô vous qui frémissez d'être des jeunes filles,
Mes sœurs, vous qui courez sur les bords des étangs,
Du jardin entr'ouvrez si doucement les grilles
Pour regarder passer la forme du printemps,
Voulez-vous, avec moi, dire le grand poème

Du rêve, du désir, de l'attente et du soir ?…
Nul jeune homme, jamais, chez moi, ne vint s'asseoir
Et, pourtant, apprenez, mes sœurs chères, que j'aime.
Oh ! pouvoir être jeune avec tous ses baisers,
Oh ! pouvoir être belle avec tout son sourire,
Secouer ses cheveux dans les airs embrasés
Et jeter dans le vent son cœur comme une lyre !…

Oh ! sur sa tempe avoir un fardeau de douceur,
Par des pleurs amoureux mouiller toute son âme,
Et goûter une lèvre en sentant une fleur,
Et se sentir mourir du frisson d'être femme !…
Boire, dans le matin, à plein rire enivré,
Et prendre du ciel bleu sous ses paupières closes,
Et voir danser la vie en son miroir doré
Et porter son bonheur comme un panier de roses !…
Mes sœurs, un bien-aimé chez vous est-il passé ?…
Oui, toutes nous avons les mêmes cœurs étranges…
Qui de nous n'aime pas les urnes, le passé,
Les songes et le lin, les larmes et les anges ?…
Parlez-moi… Je suis ivre à mourir de l'amour…
Le vent d'avril a fait le tour de ma demeure…
Allons jeter des fleurs, là-bas, vers un retour…
Sur la face du soir un ciel d'étoiles pleure…

Émoi

Prenons-nous par les mains, mes sœurs chères… Le soir
Baigne ses beaux pieds nus au ruisseau de la lune,

Le grand cor montagnard aspire de l'espoir,
Le torrent est ainsi qu'un ruban de fortune…
Il naît des papillons de nos rêves légers,
Et la langueur se berce aux bras de la liane,
Le mois de mai s'effeuille à travers les vergers,
Les colombes ont peur de l'ombre de Diane.
Mes sœurs, voyez tomber l'averse des lilas,
Le silence est tout blanc de joie et d'innocence,
L'herbe haute fleurit la grâce de nos pas,
Le printemps est plus doux qu'un jeune roi qui danse…
La vigne vient frôler notre cou virginal,
C'est l'instant d'une tendre et poignante folie,
Les sources ont pleuré tout leur cœur de cristal,
Le thym donne une odeur à la mélancolie…

Les roses ont mûri comme des fruits… Venez…
Que notre ombre soit bonne à la route suivie…
Faisons, en souriant, des gestes étonnés…
Ô mes sœurs, respirons la tiédeur de la vie !…
Les airs sont enivrés d'un parfum d'oranger,
On a vu s'avancer, du chemin des cascades,
Un jeune homme pensif, beau comme un étranger
Qui saluerait, un soir, l'archipel des Cyclades…

Le jardin

Notre âme, autour de nous, en rayons se prolonge,
Nos rêves sont épars sous nos flottants cheveux,
La contemplation ouvre ses grands yeux bleus,

Tout le jardin remue au long souffle du songe.
On voit l'amour, les pleurs, les lis se mélangeant,
Les astres, sur les cieux, sont beaux comme des lyres,
Au visage du soir les lacs sont des sourires,
Le silence s'avance avec ses pieds d'argent.
La nuit vient nous blesser au cœur, l'une après l'une,
D'une flèche d'azur et d'étoiles… Sur l'eau
Une neige d'odeurs tombe du vieux sureau,
Le temps passe, léger, voilé de clair de lune…
Sous l'ombre qui se creuse en un dais plus profond,
Regardez le jardin célébrant son mystère,
Les parfums des forêts s'abattent sur la terre,
Le phalène, en volant, fait un bruit qui sent bon.

Dans l'air aux purs contours le jardin se balance,
Au gré d'une clarté, d'une brise, il s'émeut,
Écoutez… Dans la paix tout son feuillage pleut,
Une rose sauvage embaume son silence.
Et j'ai le grand désir d'aller courir là-bas,
Où la mousse est en fleurs sur les sources secrètes,
Où l'air est violet autour des violettes,
Où le vent est tout nu sous l'odeur du lilas…
Ah ! j'ai le grand désir de voir, blanche de marbre,
Une blanche fontaine au tournant des chemins,
Et j'ai le grand désir d'appuyer mes deux mains
À l'arbre qui se meurt de douceur d'être un arbre…

Paroles de la forêt

La forêt m'a parlé : « Vous êtes jeune fille,
Au bois, vous et l'été faites les mêmes pas,
Vous éclairez le soir comme un champ de jonquilles,
Mais vous n'en savez rien puisque vous n'aimez pas.
On a vu se pencher, du plus haut de leur faîte,
Les chênes les plus vieux lorsque vous parlez bas,
Les lis doublent leur nombre au jour de votre fête,
Vous ne l'avez pas vu puisque vous n'aimez pas.
La colombe s'en va vers la colombe amie
Quand tremble votre sein et que s'ouvrent vos bras,
L'antilope est, la nuit, à vos pieds endormie…
Enfant, le croirez-vous puisque vous n'aimez pas ?…
Vous regardez sans peur le croissant de Diane,
Vous buvez sans frémir l'eau de votre repas,
Et dans son vain parfum votre robe se fane,
Car votre robe, enfant, sait que vous n'aimez pas…
Le myrte est votre forme et la rose est votre âme,
C'est de votre langueur que se meurt le lilas,
Et les fleurs sont les fleurs… Vous, vous n'êtes pas femme,
Quoique vous soyez femme… Hélas ! vous n'aimez pas. »

Le trouble

Ah ! laissez-moi bercer mon ineffable rêve,
Je sens d'un autre lin se vêtir ma beauté,
Et la lune est ainsi qu'une averse d'été,
Et la colombe au bord de son nid se soulève…

Il semble que je vis dans un biblique jour,
Mes cheveux sont pareils aux vapeurs du cinname,
C'est l'âme de Sion qui chante dans mon âme,
J'ai brûlé des parfums et respiré l'amour.
J'ai crié vers les bois pour réveiller les roses
Et pour en obtenir le cœur du bien-aimé…
J'ai compris, en passant dans le vent enflammé,
Que le désir est mûr sur mes lèvres écloses.
Mon rire était ainsi que du cristal brisé,
J'ai supplié la vie en pleurant sur la terre,
Aux arbres, aux ruisseaux, à l'ombre solitaire,
J'ai demandé tout bas le secret du baiser…

Le printemps regardait se balancer les cloches,
Toute l'odeur de Pâque était sur les chemins,
Les muguets ont loué la blancheur de mes mains,
Et j'ai su que les temps de mes noces sont proches.
Je veux seule, ce soir, sangloter dans l'air doux,
Oh ! c'est trop de bonheur, trop d'ardeur, trop d'alarmes,
Mes yeux sont étonnés de leurs nouvelles larmes,
Vous ne pouvez savoir encor…
Éloignez-vous…

Nuit

Le lac semble le cœur de la félicité,
Il déborde, si plein, dans le vent argenté…
Mon âme fait le chant de l'onde qui s'épanche…
Comme un bouquet trop doux se meurt ma robe blanche.

Je rêve de pleurer près d'un visage en pleurs,
J'évoque du silence et des morceaux de fleurs…
Oh ! désirer l'amour, être pure, voilée,
Être vierge au milieu des lis de la vallée !…
Sœurs chères, adorons cette adorable nuit
Où d'un souffle d'espoir, à peine, est fait le bruit,
Où la brise est un fruit qui se fond sur ma bouche,
Où l'herbe, sous son poids de bonne odeur, se couche…
Où l'infini, là-haut, sait qu'il est l'infini…

Nuit de suavité, mon cœur à toi s'unit
Par un songe, à la fois, splendide et taciturne,
Ta transparence, ô nuit, a la forme d'une urne…
Quand pourrai-je enlacer l'unique bien-aimé,
Et baiser, en tremblant, son manteau parfumé,
Et voir, en écartant la blancheur de mes voiles,
Que notre double rêve a doublé les étoiles ?…

Extase

Le jardin est, ce soir, si mystique, si beau…
Le feuillage est penché sous le souffle de l'eau,
Le puits est débordant d'astres et de mystère,
La neige des sureaux ensevelit la terre,
Et pâle, et lumineux, et farouche, et blessé,
L'amour est là, présent… Et l'on entend glisser
Les ombres des bouleaux au long de l'onde pure…
Et je suis jeune fille et la forêt murmure…
Un cortège de grâce et de suavité

Peuple de voiles blancs toute l'immensité,
Des âmes d'innocence et de parfums se mêlent,
Des vierges et des lis dans la brise s'appellent…
Et, là-haut, sous l'éclat de célestes accents,
Un ange doit mourir de la fleur de l'encens…

N'est-ce pas trop pour moi que cette nuit si vaste ?
L'arbre, droit, adorant… les jardins bleus… l'air chaste…
Les feuilles remuant sous leur voile d'odeur…
Ce ciel tout en silence et tout en profondeur ?…
Où s'est enfui le vol des brumes et des nues ?…
Les voûtes de l'azur sont éperdument nues…
Au zénith resplendit la Face de beauté…
Le ciel est transparent jusqu'à l'éternité…

Cortège

Sœurs, nous qui respirons la nuit ardente et douce,
Nous irons vers l'amour en passant sur la mousse,
Nos rêves, se mêlant, auront un vol léger.
Doux comme le silence en un bois d'oranger.
Pour enchaîner l'aimé nous tiendrons des guirlandes,
Nos cheveux flotteront dans un vent de légendes,
Nous nous désignerons l'amour : « Là-bas… Là-bas… »
Et le sol du printemps gémira sous nos pas…
L'ombre de l'infini perpétuera nos voiles,
Et la paix roulera comme une mer d'étoiles…
Ô sœurs chères, fuyons… Je vois vos tendres yeux
De larmes consoler leur douleur d'être bleus.

Sur le ciel est resté l'éclat de l'heure enfuie…
Les souffles des pommiers ont embaumé la pluie…

Notre corps, par le lin, frémit d'être effleuré…
Oh ! le désir est bon comme du pain doré…
Nos seins battront en haut de la route gravie…
Mes sœurs, partons au bruit des ailes de la vie !…
Dans le jardin jetons la beauté de nos cœurs…
Écoutons s'effeuiller les tristesses des fleurs…
Goûtons de cette nuit les voluptueux charmes,
Sur la face des dieux les astres sont des larmes…
Conservons sur nos fronts cette belle langueur,
Le meilleur de l'amour est le souci qu'il donne,
Soyons comme un rayon enveloppé d'automne,
Soyons comme un adieu dans un soir de bonheur…
Oh ! ce sera la nuit ineffable entre toutes…
L'aimé nous surprendra dans le ruisseau buvant,
Tandis que le printemps, tombant en larges gouttes,
Mouillera la douceur de la lune et du vent…

Aube

L'aube tremble aux frissons de la jeune lumière,
Le ciel est tendre et bon dans son azur mouillé,
On se figure un parc par l'automne rouillé
Et des brumes de rêve errant sur la bruyère…
Sans fin, vibre le bois à l'écho de l'écho,
Sous l'haleine du puits un léger saule bouge,
Le coq jette son cri qu'on s'imagine rouge,

Ce cri qui fait songer tant au coquelicot.
L'aurore danse au fond de l'atmosphère sombre,
Et la soif des crapauds fait sonore l'étang,
Dans l'espoir du soleil le monde est palpitant,
Le lac s'argente au bord de la robe de l'ombre…
Des teintes sur de l'or pâle voguent là-bas,
De se lever la vie est rose, et mauve et douce,
Le cœur du bois en pleurs filtre à travers la mousse
Et le réveil me semble un bouquet de lilas.

Je demande au matin le pain parfumé d'orge,
Le bain clair et léger où rira le soleil,
La gerbe du désir dans mon jardin vermeil,
Du sang neuf pour ma lèvre, un soupir pour ma gorge.
Je demande d'aller pensivement m'asseoir
Sur un banc où pleuvra le baume de la vigne,
Je demande à quelque arbre une promesse, un signe
Qui me fera pleurer en attendant le soir…

Sous la lampe

Parlez-moi du passé, des quenouilles, des lampes,
Du silence léger tissant son réseau d'or,
De tout ce qui fut doux à mes mains, à mes tempes,
Du cœur du clair de lune aspiré par le cor.
Parlez-moi de l'étang aux yeux de feuilles vertes,
De la petite pluie au chagrin enfantin,
Des portes que l'on voit sur des lis entr'ouvertes
Et sur des papillons poursuivant le matin.

Parlez-moi de l'amour des roses et des mères,
Des berceuses d'un luth, des larmes d'une sœur,
Dites ce qu'un fuseau peut filer de chimères,
Dites ce qu'un rouet peut chanter de bonheur.
Je suis enfant… Ma mère rit dans la soirée,
De la lampe ses doigts baissent le voile bleu,
Le thé souffle sans fin une tiédeur dorée,
Les contes, les grillons parlent devant le feu.

Je suis enfant… Ma robe est blanche sous mon livre,
Et j'ai des yeux si beaux pour comprendre, pour voir…
Contre mon cœur joyeux le chat blanc aime vivre,
Le silence est rempli par le ronron du soir…
Oh ! parlez-moi des choses chères qui sont mortes,
Et que ma mère, un peu, dans la toile tissa…
C'est loin… C'est doux… Je vois des enfants sur des portes
Tandis que, dans le vent, le mois de Mai passa…

Mélancolie printanière

Le soir sent la pluie et le mois de Mai,
Les fenêtres sont, autour de moi, closes,
Je n'ai pas d'espoir, pas d'or, pas de roses,
Pas de Bien-aimé.
Je presse le pas vers quel but, quelle heure ?…
La longue avenue est pleine de vent,
Je bois l'atmosphère et je vais rêvant
Vers quelle demeure ?…
Que l'air est léger, que mon cœur est lourd !…

Que la nuit est douce en son odeur verte !…
Je voudrais marcher, dans l'ombre déserte,
Vers un peu d'amour…
Jeunesse et printemps, quelle solitude !…
J'évoque un jeune homme au front grave et las
Qui ferme, obsédé par tant de lilas,
Ses livres d'étude…

J'évoque l'amour qui ne viendra pas,
Et pour m'enfoncer, avec plus d'ivresse,
Plus avant dans l'ombre et dans la tristesse
Je presse le pas…

Les larmes

Petites larmes qui coulez
En petits flots tout étoilés
Par la chimère,
Ô belles larmes qui posez
Aux yeux des tiédeurs de baisers
Et de lumière,
Ô lourdes larmes qui portez
Sur les lèvres les voluptés
De l'amertume,
Ô bonnes larmes qui riez,
Ô douces larmes qui priez
Et que parfume
La paix de l'âme où vous glissez…
Cruelles larmes qui blessez

Plus que des armes,
Larmes du soir, larmes du jour,
Larmes d'orgueil, larmes d'amour,
Larmes, ô larmes,

Nuage, pluie et suc amer,
Ô source du cœur entr'ouvert,
Rosée et sève,
Sang de l'âme et perles des yeux,
Reflet d'extase, or des adieux
Et poids du rêve…
Larmes que l'on désire encor,
Larmes dont on attend la mort,
Larme suivie
Du long baiser sur les yeux clos,
Larmes je jette dans vos flots
Toute ma vie !…

Le désir d'aimer

Le désir d'aimer passe sur ma lèvre,
L'amour est si fort…
Je sens dans ma chair de flamme et de fièvre
Mille aiguillons d'or…
Oui, les longs baisers au long souffle tiède,
Et le frisson fou,
Tout ce qui veut bien, tout ce qui possède,
Tout ce qui veut tout.
Pleurer d'infini sous la nuit immense,

Trembler de bonheur,
Mourir de chagrin, d'ardeur, de silence
Et d'avoir un cœur…
Oh ! le Bien-aimé qu'on attend dans l'ombre,
Ô soirs inconnus !…
Le désir qui croît, le vouloir qui sombre
Entre des bras nus…

Et le beau courroux et la belle fièvre
Aux brûlants yeux d'or,
Et la douce lèvre et la douce lèvre…
L'amour est si fort…

Désespoir

Je suis triste d'attendre et je sens que la nuit
A pleuré vainement la douceur de son bruit.
Nul amant n'est venu consoler mon ivresse
Et relever le voile épars de ma jeunesse.
Le cor n'est plus… Le banc est seul… Le puits est clos…
Les anciennes amours écoutent les échos…
À mon âme qu'importe, en ces heures nouvelles,
Le printemps emplissant la voix des tourterelles,
Et les premiers œillets si tendres de fraîcheur,
Et les premiers muguets si légers de blancheur,
Les petits ruisseaux bleus pleins des voix de l'enfance
Et le rêve tournant le fuseau du silence…
Adieu, soleil plus beau qu'un jeune souvenir,

Adieu, pays natal dont les sources m'appellent,
Jardin où le parfum et la lune se mêlent…

Je meurs d'avoir en vain sangloté mon désir…
Oh ! mes sœurs, pleurez-moi dans les fleurs fugitives,
Dans les adieux émus que murmurent les rives,
Dans l'été qui s'effeuille et le verger qui dort,
Dans les vents automnaux pleins d'un fantôme d'or…
« Notre sœur, direz-vous, dans les heures enfuies,
Eut le tendre destin des lilas et des pluies,
De septembre mourant dans l'arôme du thym,
Et de l'urne d'un lis sur les eaux du matin… »
Je sens que je péris de n'être pas aimée,
D'avoir de tièdes mains et la bouche embaumée…
Oh ! mes sœurs, plaignez-moi dans ce qui doit finir,
Dans l'auguste forêt, dans la source attendrie…
D'une rose des champs je fis ma rêverie…
Une étoile du ciel sera mon souvenir…
Du val monte, ce soir, le chœur des élégies…
Du puits monte, ce soir, la fleur des nostalgies…

Vous jetterez mon nom au profond des étangs…
De tout mon poids de pleurs vers la nuit je me penche…
Tout doucement en moi se tarit le printemps…
Vêtez-moi de la mort et de ma robe blanche…
Je ne répandrai plus mon cœur sur mes bras nus,
Je n'irai plus courir dans les heures écloses
Et regarder au fond des corolles des roses
Si la pluie a laissé ses grands yeux ingénus…
Ah ! je sens à mes pieds tomber sans bruit la vie
Comme un bouquet léger qu'à ses doigts on oublie…

À la lampe

Protège-moi, lampe sage,
Contre la route et l'étang
Et contre le paysage
Où l'étoile va flottant.
Garde-moi de la rivière
Qui galope après son cœur,
Du sabbat de la sorcière
Et du pas du voyageur.
Les bois sont si pleins d'embûches
Lorsque sommeillent les fleurs,
Et que des chapeaux des ruches
Se coiffent les enchanteurs !…
Garde-moi, lampe jolie,
Des doigts roses des glaïeuls,
Et de la mélancolie
Qui parfume les tilleuls.

Les bois sont pleins de mensonges
Quand on n'entend plus de bruits,
Et que les beaux yeux des songes
Se reflètent dans les puits.
Lampe, lampe, sois-moi bonne,
Ah ! défends-moi d'aller voir,
Dehors, le cor qui rayonne
Comme le soleil du soir…
Empêche bien que je veuille
Aller au val parfumé
Entendre un soupir de feuille
Ou la voix d'un Bien-aimé.

Fais couler ton regard tendre
Sur le petit grillon noir,
Sur sa douce sœur la cendre…
N'éclaire pas le miroir.
Que ta face se repose
Sur mon luth, sur mon fuseau,
Sur ma fenêtre bien close…
N'éclaire pas le ruisseau.

Fais glisser ta claire flamme
Sur ma joie et mon métier,
Sur mon livre et sur mon âme…
N'éclaire pas mon collier.
Brille, brille, lampe pure,
Souris en me protégeant
Contre la belle aventure
Qui passe en robe d'argent,
Qui passe en robe étoilée,
Dans des jardins inconnus,
Et qui descend la vallée,
De la lune à ses pieds nus.
Défends-moi, lampe coiffée
D'un si candide abat-jour,
Et de l'arbre et de la fée,
Et de l'heure et de l'amour.
Du soir donne-moi la crainte…
Mais que vais-je devenir ?
La porte vient de s'ouvrir…
Et, lampe, tu t'es éteinte…

La forêt

J'ai fui mes sœurs… Je vais seule dans la forêt…
Le printemps qui garnit ses tempes de muguet
Trempe d'un souffle heureux mes pieds nus dans l'herbage
Et le manteau du vent est un genêt sauvage.
L'élégie est en fleur dans les feuilles du bois…
La colombe s'endort au rythme de sa voix…
Il semble qu'il se fond un fruit mûr dans mon rire…
Que le désir sent bon pendant que je soupire !…
J'ai peur… Je n'ose pas te franchir, bois obscur…
L'amour est répandu mille fois sur l'azur…
Les foins sont doux et chauds de tout l'or de leur meule…
Ah ! pourquoi fait-il nuit ?… Et pourquoi suis-je seule ?…
Appelle-moi, forêt… — Je tremble de te voir… —
Que les ruisseaux sont bleus d'avoir baigné le soir !…
Longs échos, parlez-moi… Chênes, faites-moi signe…
Je sens descendre en moi les larmes de la vigne,
Je m'effeuille avec vous, blancheur des orangers,
Je mûris avec vous, tiède odeur des vergers…

Salut, belle forêt où le silence vibre,
Où le cœur de l'air bat dans l'immensité libre,
Où les arbres païens sourient d'être des dieux,
Où la volupté roule en astres dans les yeux !…
Que j'ai soif de ta source et que j'ai soif de vivre !…
Tu me fais plus pressant le geste de te suivre…
Que j'ai faim de tes fruits et que j'ai faim d'amour !…
Tu fais trembler tes bras comme vers un retour…
J'ai peur, je veux te fuir… Je te demande grâce…
Tu fais monter des lis sur le sol où je passe…

Tu fais, autour de moi, dans l'ombre des roseaux,
Pleurer le chœur d'argent de la lune et des eaux…
Tu me prends… Tu me veux… Où veux-tu me conduire ?…
Tes grands yeux de déesse ont le désir de luire
Plus encore… Mon cœur d'enfant me dit adieu…
Mon front est regardé par toutes les étoiles…
J'ai peur… Et, cependant, je te suis, dans mes voiles,
Car l'amour est plus fort que la force de Dieu…

L'approche

Comme ce fut terrible, indicible, soudain,
Ce fut un incendie, un vertige, une crue,
Le destin qui montait, du vent dans un jardin,
Une longue clameur ainsi que dans la rue.
Ce fut infini, bref… et ce fut, tout mêlé,
De l'effroi, de l'éclair, du bonheur, de l'abîme…
C'était agonisant comme un ciel étoilé,
Et plus poignant que quelque chose de sublime.
Je regardais… C'était l'extase et la stupeur ;
L'instant avait l'ampleur de la lune et d'un gave,
Et du silence grand de l'orage qui meurt,
Et du sanglot qui croît dans un instrument grave.
Avant qu'il ne parût je l'ignorais encor,
Et, cependant, je crus que, plus que la prière,
Que la bonté, l'ardeur, le rêve de la mort,
Il m'était, à jamais, devenu nécessaire.

Je regardais, et c'était tout l'étonnement
Que l'admiration met aux yeux de la femme,
Et ce fut, tout à coup, un si complet tourment
Que j'en aurais voulu mourir jusque dans l'âme.
Il me vint du génie et des larmes… J'eus peur…
J'aurais voulu chanter sur la haute montagne,
Dire à cet inconnu : « Reconnais ma douceur,
Vois mon pas, il se lève, il crie, il t'accompagne… »
Au delà de la vie il me faudrait durer
Pour pouvoir épuiser ce que, dans l'heure brève,
Ses yeux ont contenu de silence sacré,
De flottante douceur, de mystère et de rêve.
Ils semblaient rayonner sur un couchant doré,
Ils laissaient déborder la splendeur éternelle,
Et l'humaine douleur qu'au fond de leur prunelle,
Les dieux ont le regret de ne pas voir pleurer.

Vaine sagesse

Comme une ruche d'or je croyais mon cœur sage,
Il avait si longtemps chéri le beau devoir,
Et les rêves ailés et le fervent visage
De l'idéal tourné vers l'étoile du soir.
Je transcrivais la vie en un grave et sûr livre,
Je voulais que l'amour fût lent à conquérir,
Je pensais qu'il fallait, avant que de le vivre,
Avoir su longuement à soi-même mourir.
« Oh ! je le frapperai, disais-je, sur l'enclume,
« Il faudra qu'à mes yeux il ne soit pas amer,

« Il faudra qu'il soit pur ainsi que de l'écume
« Et je le tremperai pour cela dans la mer.
« Je le dédaignerai s'il ne se fait connaître,
« Je ne veux pas qu'il soit l'imprévu, le hasard,
« Eh ! quoi, le saluer à jamais pour le maître,
« Parce qu'il aura ri, tout à coup, du regard !…

« Je le veux conscient afin qu'il soit fidèle,
« Pour qu'il soit averti, longtemps, il pleurera,
« Et si je veux, qu'un jour, s'ouvre toute son aile,
« Je veux n'avoir pas peur du vent qui le prendra.
« Oh ! je le ferai beau comme les vastes grèves,
« Parfumé, délectable et vrai comme le pain,
« Je verserai sur lui le baume des grands rêves,
« Et je l'édifierai comme une arche d'airain.
« J'en ferai le vouloir obstiné de ma vie,
« Il sera le logis patiemment orné,
« La route large et nette et, pas à pas, suivie,
« La vigne qu'on émonde et le sol retourné.
« Ah ! seulement, alors, je goûterai ses charmes,
« Je l'aurai, de mes mains, élevé, combattu,
« Il m'aura plus coûté que les pires des larmes,
« Plus que l'orgueil constant et plus que la vertu. »
Je vivais, désormais, de ce haut songe, forte,
Et voici que, soumise à la fatalité,
Parce que vous avez un jour passé ma porte,
À jamais j'ai perdu mon cœur de vérité.

Je vous ai, tout à coup, chéri du fond de l'être,
À vos pieds j'ai jeté mon destin et mes dieux,

Il n'a fallu qu'un peu de ciel sur ma fenêtre,
L'heure, l'Amour dans l'ombre, et mes yeux et vos yeux…

Le divin frisson

Je t'ai si vite aimé que je fus rassurée,
J'ai compris que le ciel habitait dans tes yeux :
Quand la minute est si soudaine elle est sacrée,
Elle tombe d'un trait de la droite des dieux.
Le choc fut trop profond, l'heure sonna trop neuve,
Je sentis trop en moi s'épandre de clarté
Pour que ton cher regard ne soit pur comme un fleuve
Et grand à contenir mon rêve de beauté.
Ne sais-je pas que tout est vrai, tout est suprême,
Quand l'âme, tout à coup, monte d'un tel essor,
Quand on sent d'un plein cœur, brusquement, que l'on aime
Et lorsque le désir a le son de la mort ?…
Oui, dans l'être, à jamais, l'impulsion est forte,
Son vouloir souverain ne peut se discuter,
Quel est l'oiseau doutant du souffle qui l'emporte,
L'homme doutant du dieu qui l'a fait sangloter ?…

Tu n'as pu me tromper, belle heure que j'adore,
Mon amour s'élevait, mouillé de pureté,
Comme si, dans le vent de la plus claire aurore,
Il sortait de la mer et de la vérité.

J’aime

J’aime… C’en est assez pour vous connaître, ô villes,
Avec vos cris et vos couchants,
Pour vous connaître, amère et tiède odeur des îles,
Austère bonne odeur des champs.
J’aime… Je te défie, ô ciel, d’être plus vaste
Que mon regard qui te contient ;
Je suis reine en n’ayant que ma tunique chaste
Et mes pleurs pour unique bien.
Mes bras ont la douceur de la neuve pelouse
Après les averses d’été,
Et je baisse les yeux tant mon âme est jalouse
De s’isoler dans sa beauté.
Le rayon du blé mûr s’étend sur ma poitrine ;
Et l’ombre des grands arbres bleus,
Et les reflets des eaux, du vent, de la colline
Se mélangent dans mes cheveux.

Il semble que je vais, grave, au-devant d’une arche…
Une femme, à la fin du jour,
S’est retournée un peu pour voir celle qui marche
Enchaînée avec son amour.
Le faon m’a regardée en bondissant de joie,
J’ai vu ses jeunes flancs frémir,
Et le feu, le rubis, le soleil et la soie
Flambent autour de mon désir.
J’aime… J’en ai le front ceint de quatre couronnes :
La première a le poids de l’or,
L’autre a l’éclat du soir, l’autre est en fleurs d’automnes
Et l’autre est celle de la mort.

L’amour vrai

C’est l’amour, l’amour vrai, robuste, l’amour plein,
L’amour qui veut, qui ne feint pas, qui se dépêche,
L’amour plus excessif que la soif, que la faim,
Et bon comme une pêche !
Il a vécu soudain, il en est ébloui,
Il est définitif, plus rien ne le transforme ;
De toute son ardeur il est épanoui
Et de toute sa forme.
Il est un, il est seul, il est tout, il est soi,
Il est plus épandu qu’un rêve sous un voile,
Il est plus pénétrant que le glaive et le froid,
Plus fixe qu’une étoile.
Il est complet dans sa substance comme Dieu,
Il est son propre vin, il est sa propre flamme,
Il ne veut s’appliquer, en toute heure et tout lieu,
Qu’à regarder son âme.

Oh ! rien ne le distrait de son amour de lui,
Le monde peut crouler dans un vaste désastre,
Calme, il continuera de se voir, dans la nuit,
Avec ses beaux yeux d’astre.
Il est toujours lui-même ainsi que le ruisseau
Qui, doux, se perpétue à jamais dans sa course,
Et qui porte à la mer, avec sa dernière eau,
Le cœur bleu de sa source.
La beauté ne lui cause aucun étonnement,
Il lui rit comme à ceux qu’on vient de reconnaître,
Elle fut tout en lui dès le premier moment
Qu’il eut le souffle et l’être.

Il se donne, à son gré, du ciel, du jour, du soir,
Il est entier dans la douleur, dans l'allégresse,
Il est, tout à la fois, le raisin, le pressoir,
Et la cuve et l'ivresse.
Il ne craint pas la mort en sa pleine clarté,
Rien ne peut être à lui terreur, mal ou défaite,
Il s'est fait du divin et de l'éternité
Par son heure parfaite.

Il ne désire rien, sinon s'aimer encor,
Se toucher, se mêler, s'écouter, se répondre,
Et dans lui-même, ainsi que dans un fleuve d'or,
S'abîmer et se fondre.

Fleuve, ô fleuve tremblant

Fleuve, ô fleuve tremblant, mires-tu mon amour,
Le fais-tu, grand soleil, flamboyer dans ton jour,
Petite herbe, l'as-tu dans ton parfum sauvage
Et l'entends-tu chanter sur tes bords, frais rivage ?...
Arbre vert, arbre tiède, arbre qui sens le miel,
Penses-tu qu'il peut être une abeille ?... Et toi, ciel,
Te dis-tu qu'il sourit au profond de ton voile
Avec des yeux mouillés de nuage ou d'étoile ?...
Chante, car le voici, petit enfant si pur,
Un ange l'a sur lui comme un fardeau d'azur,
Une vierge le file avec des yeux plus tristes
Que, sur un couchant d'or, un vitrail d'améthystes...
L'oiseau l'a sous son aile et, s'il le laisse choir,

Enfant, mon bel amour pleurera dans le soir,
Tout perdu, tout frileux dans la ramure brune,
Et crois qu'il sera plaint, en passant, par la lune…
Terre, réjouis-toi car il est pluie et vent,

Puits, tu le trouveras au fond de toi buvant,
Fruits mûrs, vous l'enfermez dans votre chair sucrée,
Et les amants heureux qui vont participant
À l'automne, aux vergers, au beau rire de Pan,
Ce soir, le feront fondre en leur gorge altérée…

Peut-être, un jour

Peut-être, un jour, nous parcourrons,
D'un même pas, la même route,
Je sais que nous nous aimerons,
Nous nous aimons, déjà, sans doute…
C'est l'heure de ne pas oser,
L'heure de la douceur farouche,
Oh ! se pourrait-il qu'un baiser
M'apprît tout le goût de ta bouche !…
Nous jetterons, le soir, dans l'eau,
Nos paroles l'une après l'une,
Nous aurons un cœur grave et beau
Tout plein de silence et de lune…
Que j'aperçois de voluptés,
De parfums plus longs que des voiles,
Et de songes plus enchantés
Que des golfes remplis d'étoiles !

Mais ce qui fait que, longuement,
Dans ta présence je m'abîme
Et je goûte un frémissement
Sacré, douloureux et sublime,
C'est de voir qu'un peu, chaque jour,
Ton front de ton rêve a la trace,
Et que, chaque heure, ton amour
Plus avant rentre dans ta face,
C'est, grâce à cet amour, de voir
Se préparer dans tes prunelles
Qui doivent mourir, quelque soir,
Les larmes qui sont éternelles…

Tu te sens la nature entière bienveillante

Tu te sens la nature entière bienveillante,
Sur tes mains rit le jour et s'incline la plante,
Tes yeux sont regardés, tant ils sont trouvés beaux,
Par les yeux purs et bons des humbles animaux ;
L'arbre te tend des bras tout chargés de sagesse,
Les ruisseaux coulent bleus en mirant ta jeunesse,
Des feuilles vont parmi tes cheveux… Sur ton cœur,
Une fleur meurt, légère, en son reste d'odeur…
Ton ombre est imprévue et charmante en sa fuite,
L'âme des horizons se disperse à ta suite,
Tu peux parler au fleuve, il t'écoute, indulgent,
Il déroule à tes pieds sa science d'argent,
Il t'invite à la vie, il t'enseigne le rêve,
Le travail te sourit quand le matin se lève,

L’idéal te salue en tenant ce trésor :
Le livre ouvert t’offrant sa double face d’or.
Les tout petits enfants te voudraient pour leur mère,
À tes doigts se suspend le fil de la chimère,

Le bonheur te désire en dansant dans les bois,
Les oiseaux sont joyeux à cause de ta voix,
Ton pas est libre et fort sur la terre attentive,
Le même ciel se mire en ton âme et l’eau vive,
On aime t’accueillir, on aime te parler,
Ton pays est pour toi tout exprès étoilé,
Ô femme, on te chérit car ta bonté rayonne
Comme l’or des fruits mûrs dans les vergers d’automne.
Des hommes t’ont aimée en attestant le ciel,
En toi stagne le lac de l’amour éternel,
Tu pourrais être heureuse entre toutes, bénie…
Ta robe passerait parmi de l’harmonie,
Tu pourrais être heureuse en un monde enchanté,
Avoir les fleurs, les nuits, les cœurs, la volupté,
Car, dans une douceur indicible et suprême,
Tout t’appelle, te veut, t’attend, te prie et t’aime,
Mais seul ne t’aime pas, sous la clarté des cieux,
L’homme dont tu voudrais, un soir, baiser les yeux…

Sérénité

Àpeine si mon rêve ose sur toi voler,
Je te donne un amour, comme la nuit, voilé…
Je passe près de toi comme une chaste rose,

J’adore ta sagesse en tes regards éclose,
Et ton geste attentif et la longue douceur
Semblable, sous tes pieds, à de la mousse en fleur.
J’adore ton labeur, ta lampe qui le veille,
Et ta science au ciel des soirs d’été pareille,
Ta science qui brille à travers tes grands yeux
Comme une immensité d’astres calmes et bleus.
Je n’ai pas de révolte en ma haute souffrance,
T’apercevoir, parfois, me tient lieu d’espérance,
Et mon cœur tu pourrais vers toi le voir briller
Comme du cristal neuf et tout ensoleillé.

Par l'artifice adroit je ne veux pas te plaire,
Je suis silencieuse, harmonieuse et claire,
Je vais simple, en mon âme, au-devant de tes pas,
Je soupire : « Comment ne devines-tu pas ?… »
Ma main, des gestes vains, dédaigne l’indigence,
Et je ne t’offre pas, ainsi qu’une vengeance,
Un sourire chargé d’amertume et d’orgueil.
Mon rêve, ce beau lis, habite sur ton seuil,
Je t’offre ma bonté pour embaumer ta tempe,
Je te donne mon cœur pour allumer ta lampe,
Et je vogue à tes pieds, en un cours généreux,
Ainsi qu’un fleuve pur qui serait amoureux…
Tout le bonheur épars pour toi je le désire,
J’aime vouer ta vie à quelque vrai sourire,
Je te donne au matin, au grand regard des dieux,
Au pain, au vin du soir, au jour tiède et soyeux,
J’écarte de ton front les tristesses, les doutes,
Et je te recommande au sol des bonnes routes…
Je ne suis pas jalouse… Une autre peut t’aimer…

Je la défie avec mon souffle parfumé,
Avec mes yeux baissés et mon noble silence…
Obscure, dans ton air, je médite, je pense…
Je dispose des fleurs dans une urne… Je lis…
Je fais monter vers toi l'odeur de mon pays…

De ton ombre, je suis la chaude violette,
Je répands sur tes mains mon âme de poète,
Mon amour est pour toi tout de grâce et de paix…
Je t'aime et, cependant, je ne te hais jamais…

Rencontre

Pourquoi cette rencontre eut-elle tant de charmes ?…
J'avais un cœur plus beau que le rire de l'or,
Plus profond qu'un tilleul où de l'ombre s'endort
Et plus pur que le pain, que le sel et les larmes.
Oh ! je n'ai plus rien su ni du ciel, ni du temps,
Il n'était plus pour moi que vous et le silence,
Et je pris mon bonheur comme une urne, par l'anse…
Et les arbres, dehors, se mouraient de printemps…
Vous étiez là… Je vous ai vu… J'eus peur… Que sais-je ?
Mon amour dut jaillir comme la vérité,
Mon amour dut crier, dut gémir… La beauté
Fondait en moi toute lumière et toute neige.
Je vous ai vu… Vous étiez là… Roi de l'instant…
Votre force égalait la pourpre et le tonnerre,
Vous étiez doux de tous les parfums de la terre
Et beau comme un concert, tout à coup, éclatant.

Je vous ai regardé… Vous… Ô ma destinée !…
Et j'ai baissé le front et j'ai tendu la main,
Et lorsque j'ai repris, pesante, mon chemin,
J'ai vu, dans le soleil, mon ombre d'enchaînée…

Les lilas

J'avais été cueillir des gerbes de lilas,
J'en faisais des bouquets presque devant ta porte,
Tout le beau jour vécu s'épanchait de mes bras,
Une ivresse sortait, lourde, poignante et forte
De ces lilas pesants qui respiraient tout bas.
Je chantais à mi-voix… me berçant de ce leurre
De la chanson jetée à travers le chagrin,
Les arômes fervents montaient vers ta demeure,
Et mon désir de toi que j'exhalais sans fin
Mettait un souffle d'or dans la tiédeur de l'heure.
Tes pas fermes et doux, tout à coup, s'annonçaient
Tu passas… Je me tus… L'âme, à tes pieds, fauchée.
J'écoutai, les yeux clos, tes pas qui décroissaient,
Je te suivis de toute mon ardeur cachée…
Oh ! ce silence et les lilas qui l'emplissaient !…

D'autres lilas

Le jour où je sentis vous adorer le plus
J'avais de grands lilas couchés près de mon livre,

De grands lilas épars sous la douceur de vivre,
Et comme mes transports se faisaient éperdus,
Tout à coup, sur les fleurs, je posai mon front ivre,
Et leur souffle et le mien restèrent confondus.
Ah ! tout mon cœur battait dans une couleur rose,
Et tout ensoleillée et pleine de senteur,
Mon soupir s'exhalait dans un complet bonheur,
Mon âme se mourait d'être à ce point éclose,
Ma tendresse vivait de toute sa ferveur,
Mon ardeur bourdonnait comme une ruche close.
Unique instant !… Frissons… Silence… Yeux fermés…
Pleurs trop heureux… Odeur des fleurs et de mon âme…
Ô lilas qui brûliez dans votre belle flamme,
Ô lilas excessifs, accablés et pâmés,
Il était plus d'amour dans ma robe de femme,
Qu'il n'était de printemps dans vos tas parfumés.

Ôpremier doux espoir qui s'exalte et s'éploie !…
Ô noces des lilas et de l'heure !… Plaisir
D'être jeune, de vivre et de vouloir mourir !…
Le vent semblait, dehors, dévider de la soie,
Une abeille chantait autour de mon désir,
Le soleil était tiède à côté de ma joie…
Incomparable instant qui ne reviendra pas,
Mais qui m'est plus présent que le présent lui-même,
Et par lequel mon cœur a fait ce vœu suprême
De garder son amour pour vous tant qu'ici-bas,
Je pourrai de cette heure évoquer le poème
Et je pourrai poser mon front sur des lilas…

La beauté

Les heures, ardemment, dans l'air étaient écloses,
Le printemps mûrissait dans un soupir de feu,
Ô tiédeur du soleil où bourdonnaient les roses,
Torses de dieux cambrés dans un silence bleu !...
C'était dans un jardin où s'érigeaient des marbres,
L'art antique entr'ouvrait son regard émouvant,
Une sève païenne affluait dans les arbres
Et la beauté passait, les pieds nus, dans le vent.
Je méditais, disant : « Quelle harmonie entière :
Ces grands rosiers, ces dieux, cette splendeur du jour,
Et dans un cœur humain, battant dans la lumière,
Tout le sublime avec une douleur d'amour !... »
Dans mon esprit ouvert au bruit parfait de l'heure,
Nette, se dessinait la forme du divin,
Orgueilleuse, je dis : « Je suis celle qui pleure,
« Et Platon doit marcher au milieu du jardin...

« Je suis celle qui veut, qui sait et qui s'accepte,
« Mon ombre, sur le sol, est comme un vase pur,
« Et ce m'est comme un noble, un lumineux précepte
« Que de voir ce tilleul s'élever vers l'azur... »
Puis, mes yeux où passa l'oubli du paysage
Se fermèrent... Ce fut plus encor de clarté...
Dans mon âme, longtemps, vécut votre visage...
Et seulement, alors, je te connus, Beauté...

Après-midi

Il semble que, dehors, ne vivent dans les airs
Que les profondes eaux et les grands arbres verts,
C'est un printemps voilé, silencieux et tendre,
La nue est une perle où tremble de la cendre,
Tout est doux comme un rêve à peine conscient,
Comme un visage en pleurs et presque souriant,
Le calme des jardins dort sur la vigne frêle
Et le jour est ému comme une tourterelle.
La fumée est légère au-dessus des maisons,
La ville, de sa paix heureuse, s'enveloppe,
Et l'on voit apparaître, au bord des horizons,
Un ciel humide et frais comme un héliotrope.
Pleuvra-t-il ?... Les lilas tombent en attendant...
Le rêve est vaporeux, subtil, long, abondant,
On évoque des bois de silence et de mousse,
Un cœur ouvert d'où filtre une peine plus douce
Qu'une source emportant une ombre de tilleul...
Ô mon esprit fervent, sache demeurer seul,

Vois le bleu tourbillon des musiques passées,
Souffle les bulles d'or des furtives pensées...
Que le silence est doux qui tombe sur l'amour !...
La pluie, aux mains d'argent, écarte les feuillages,
Les jardins et la vie ont perdu leur contour,
Le beau fleuve s'endort en berçant des nuages...
Ma fenêtre est ouverte et tu vis près de moi,
Ô mon poignant amour... Je respire vers toi...
L'heure te donne tout à ma joie enivrée,
Léger, ton souffle afflue à mon âme altérée,

Je te sais attentif à la voix de tes dieux,
Ton logis est tout plein de la paix de tes yeux,
Tu travailles, la main sur ta tempe posée,
Et la sagesse met du ciel à ta croisée…
Et, parfois, quand le calme est, sur nous, plus profond,
J'aime m'imaginer, qu'en de furtives trêves,
Ton esprit me visite et que nos livres font,
Dans le soudain silence, un échange de rêves…

Ô nuit

Ônuit, je t'ai parlé tout bas et tu m'entends.
Voudras-tu m'exaucer, nuit, au nom du printemps,
Nuit de calme d'argent, de flamme bleue… Ivresse
Des forêts et des mers, des astres et des cœurs,
Nuit qui mêles la lune avec l'ombre des fleurs,
Ô nuit dont aurait pu se couronner la Grèce ?
Nuit, apporte ton souffle à sa porte et dis-lui :
« Assez un jeune amour vers ton visage a lui,
« Assez il a jeté vers toi son cri sonore…
« Voudras-tu d'un regard qui souffre et qui chérit,
« D'une bouche où passa l'âme du pré fleuri
« Et d'une nudité pure comme une amphore ?…
« Une femme te veut… Nulle nuit ne l'endort,
« Tu cours sous ses yeux clos ainsi qu'un fleuve d'or,
« Elle a soif, et toi seul peux lui donner l'eau vive,
« Elle pleure, et toi seul, cruel, peux l'apaiser,
« Elle baisse les bras comme un arbre brisé,
« Elle penche la tête ainsi qu'une captive…

« Ah ! qu'attends-tu ?… Bientôt, il te faudra mourir,
« Il faudra qu'elle meure… Et, pourtant, son désir
« Se brise dans son jet comme l'eau qui s'élance…
« Il faudra que ses yeux, tes yeux oublient le jour…
« Qu'il est trois fois amer, trois fois encor l'amour
« Qui, sans un écho, meurt à travers le silence !… »
Ô nuit, va l'étonner de toute ta beauté,
Montre-lui ma douleur, sœur de ma volupté,
Et mon rêve étoilé dans son nocturne dôme,
Et ma chaste langueur qui se voile en riant,
Dis-lui que de chérir aussi fort l'Orient
Mon cœur verse à ses pieds sept fois son poids de baume.
Nuit, tu ne m'entends pas… L'aube vient d'arriver,
Plus encor à mon front est le mal de rêver,
Toujours flottent en moi les heures incertaines…
Hélas ! souffrir encor par le soleil levant,
Par les feuilles, le sol, l'aile prompte du vent
Et par le goutte à goutte éternel des fontaines !…

Sanglots

Je ne rêverai plus de nuages qui partent,
De tout leur or ailé, vers des golfes d'azur,
Et de jeunes bois verts qui rient et qui s'écartent
Pour laisser voir un ciel heureux comme un fruit mûr.
Je ne rêverai plus de l'amoureuse joie,
De boire de l'automne où se fond du soleil,
De nouer ses bras clairs comme un voile de soie
Et d'être un pavot blond tout pâmé de sommeil.

Je ne rêverai plus de soirs sur la jetée
Quand, si pâle, on attend la lune et le départ,
Prête à tant respirer, la poitrine exaltée,
La musique, la nuit, la brise et le hasard.
Je ne rêverai plus avec tout mon silence,
Et dans ma main posée au coin chaud de mes yeux,
Et je m'enlèverai ma belle violence,
Et je vous briserai, mon cœur harmonieux.

Ôvolupté rêvée, ô volupté voulue,
Éloignez-vous de moi, trop chère volupté,
Avec l'oiseau qui part, là-bas, je vous salue,
Emportez avec vous ma dernière beauté.
Ce reste de douceur, de passion, de charmes
Que je gardais encor, les doigts joints sur mon cœur,
Emportez tout… Ne me laissez plus que mes larmes,
Ma nudité, ma chevelure et ma douleur.
Ah ! prenez, prenez tout de ma grâce inutile,
C'est trop poignant, hélas ! quelquefois, d'en avoir,
Et de se regarder, si blanche et si fragile,
Sans que surgisse, enfin, l'homme adoré du soir.
C'est trop, oh ! voyez-vous, d'être vive et légère,
D'avoir un cœur qui sonne avec un bruit d'argent,
Et d'avoir des yeux longs de petite étrangère,
Et du rire subtil, agréable et changeant.
C'est trop de se sentir digne d'être chérie,
Et de faire accourir les Muses sur ses pas,
De se sentir meilleure aux cœurs qu'une patrie
Et bien plus douce au sol qu'une ombre de lilas…

C’est trop de s’endormir sans que l’on vous console
D’être belle dans tout l’éclat de son miroir,
De se sentir si grave et, tout à coup, si folle,
Et si tendre qu’on en arrive au désespoir.
Ah ! oui, c’est trop cruel de mourir de son âme,
Et de sa vie et de ses veines au sang lourd,
C’est trop amer, ô volupté, d’être une femme,
Une bien vraie, avec des flancs et de l’amour…

La contrainte

Au seul calme des nuits mon âme le raconte
Cet amour que, sur moi, le ciel versa, soudain,
Cet amour lumineux et merveilleux qui monte
Comme une lune neuve à travers un jardin.
En gouttes de cristal il court sur ma main nue,
Il a la tiède odeur du fruit qui va mûrir,
Il a, dans sa noblesse et sa grâce ingénue,
L’émouvante beauté du lis qui va fleurir.
Il est venu vers moi, pensif et volontaire,
Il m’a dit : « Me voici… Prends-moi contre ton cœur,
Vis-moi parmi le sacrifice et le mystère,
Chéris-moi… Je te paye en t’offrant la douleur.
Sache me dérober dans ta robe profonde,
Meurs si je pèse trop, mais ne me livre pas,
Délicate et farouche, à jamais, crains le monde,
Que tes doigts seuls essuient tes larmes d’ici-bas.

On t'accorde le pain, le vin que tu consommes,
Mais un beau rêve vrai ne peut être ton bien ;
Oh ! le rire cruel et trop joyeux des hommes
Qui vivent de la vie et qui ne savent rien !...
Épuise, obscurément, le haut tourment de l'âme,
Austèrement, poursuis ton but indéfini,
Et reste toujours seule, ardente et douce femme,
Toi qui veux de l'amour pour tout ton infini.
Garde ton cher secret... Souffre... Je t'encourage...
Que ton front ne soit pas, devant l'homme, abattu,
Ne laisse pas tes yeux rêver sur ton visage,
Que l'orgueil soit sur toi comme de la vertu.
Et si c'est trop poignant... ah ! fuis... Je t'accompagne...
Va vers les arbres verts et le bruit des torrents,
Cherche la solitude et l'eau de la montagne
Et la lente douceur des nuages errants.
Pleure tes pleurs chéris dans un désert immense,
Et dans l'air seulement peuplé par le ciel bleu,
Partout où l'Infini fait venir du silence,
Car tu n'as pas besoin de te cacher de Dieu.

Ah ! contrainte, à jamais, obligée et cruelle,
Vie opprimante et triste et qui pèse si fort...
Mais, va, quelque grand soir, j'ouvrirai toute l'aile
Et tu sauras quel geste accueillant a la mort... »

Jalousie

Par ces soirs où tu fuis, jeune amant de la vie,
Loin de ta chambre et de ta lampe et de tes dieux,
Je m'abîme en mes pleurs et je ferme les yeux,
Et je suis de tristesse et d'horreur poursuivie
Comme une barque en mer par une nuit d'adieux.
Je voudrais te maudire et je t'aime à pleine âme,
Et je baise tes pieds qui courent vers l'amour,
Et j'adore ton front qui se penchera, lourd
De l'ardeur de minuit, sur le sein d'une femme…
Oh ! ces soirs plus poignants que ton dédain du jour !…
Sans doute, ce n'est point une amante divine
Vers laquelle tu vas dans le soir embrasé,
Et ton front lumineux où l'orgueil est posé
Comme un soleil couchant sur la haute colline,
Tu le donnes, hélas ! au hasard d'un baiser…

Ôcruauté du sort, amertume de l'heure,
Cette femme mêlée à ton frisson humain,
Ne saura ni ton nom, ni ton regard demain,
Et moi qui te comprends, qui te respecte et pleure,
Je mourrai sans avoir jamais touché ta main !…

Mes larmes

Oh ! ces larmes que tu me coûtes,
Que Dieu les prenne dans sa main,
Qu'il les compte, les pèse toutes,

Qu'il les jette sur ton chemin.
Chacune deviendra la sève
De ton avenir enchanté,
La plus claire sera ton rêve,
La plus lourde ta volupté.
Oui, que ta route en soit suivie
En des bienfaits toujours constants,
Qu'elles s'écoulent sur ta vie
Comme une averse de printemps.
Prends, oh ! prends mes larmes fidèles
Qui trempent mes doigts anxieux,
Et que les plus poignantes d'elles
Soient de la douceur pour tes yeux.

Que leur cristal soit ton ivresse,
Leur amertume ta bonté,
Et que leur sel soit ta sagesse
Et leur poids ta félicité.
Qu'elles fassent fleurir ta gloire…
Ô Dieu, ces larmes de ferveur,
S'il a soif, faites-les-lui boire,
S'il souffre, mouillez-en son cœur.
Qu'elles soient l'eau de son étoile,
Le suc de ses nobles douleurs,
Et de sa pitié le long voile…
Que ses fautes, que ses erreurs
Soient, par leur baume, rachetées…
Qu'à son âme, ces larmes d'or,
En vertus elles soient comptées
Au soir si triste de sa mort.
Je veux plus encor en répandre,

En des sanglots plus douloureux,
Ô Dieu, si tu me fais comprendre
Qu'il peut en être plus heureux !…

Ma tristesse

Tu ne sais pas, ô bien-aimé,
Combien ton seuil est animé
Par ma tristesse ;
À ta porte je la répands,
Je la plante, je la suspends,
Sans fin, sans cesse…
Je te l'apporte avec mes doigts,
Je te la jette avec ma voix,
Tant asservie ;
Je te demande de la voir,
Je te l'impose au nom du soir
Et de la vie…
Elle se traîne sous tes pas,
Elle monte jusqu'à tes bras,
Elle t'enlace ;
Douce, en ta chambre elle te suit,
Elle te veille… Et de minuit
Elle a la face.

Je te la consacre… Je veux
Qu'elle souffle dans tes cheveux
Et qu'elle voile
Ton front de son arôme amer,

Et mette en ton rêve la mer
Et quelque étoile…
Je veux qu'elle pénètre en toi
Par la nuit, les larmes, l'émoi
Pensif et tendre,
Qu'elle soit chez toi les bouquets,
Le feu, le bruit, l'or, les reflets,
L'ombre et la cendre.
De tes rideaux elle est la fleur,
De tes roses elle est l'odeur,
Elle se mire
Dans ton miroir mystérieux,
Et ta lampe l'a dans les yeux
Quand elle expire.
Elle est le grand vent continu,
Quand, dans ta maison, l'inconnu,
Long, se balance,
À l'heure où l'on entend glisser
La robe grise du passé
Dans du silence…

Elle se mêle à ton soupir,
À ton plus secret souvenir
Lorsque tu pleures.
Et c'est son geste qui conduit,
À travers ton songe et ta nuit,
Le pas des heures.
Tes livres s'ouvrent sous son vol,
Elle fait qu'à tes pieds, le sol,
Sans fin, rayonne !…
Près de ton rêve endolori

Elle est comme un arbre fleuri
Au vent d'automne.
Et moi qui ne te parle pas,
Bien plus qu'une amante aux doux bras,
Au souffle tiède,
Par ma tristesse au cœur profond,
Par ma tristesse aux yeux sans fond,
Je te possède…

À l'amour

Que t'ai-je fait, Amour, toi le plus beau des justes,
Toi le plus étoilé des convives de Dieu,
Toi le plus recueilli des grands anges augustes
Qui vénèrent, là-haut, le silence et le feu ?…
Que t'ai-je fait, Amour, moi ta plus tendre amante,
Moi qui t'ai consacré les roses et le ciel,
Qui pour toi mis la mer dans mon âme mouvante
Et le bruit des forêts dans mon cœur éternel ?…
Comme tu m'es cruel, ô fils de la lumière !…
Jamais de mon désir je ne puis t'émouvoir,
Et ton doigt radieux n'a touché ma paupière
Qu'afin de lui défendre, ô méchant, de te voir.
Je t'ai voué le lin, les larmes, les étoiles,
Les eaux au pur visage et les lis aux bras blancs,
Je ne t'ai regardé qu'à travers de longs voiles
Et je ne t'ai prié qu'avec des doigts tremblants.

Pour toi, j'épands mon âme au seuil de ma demeure,
Je fais tomber sur moi l'ombre de mes cheveux,
Et les pleurs enivrés que, sur tes pieds, je pleure
Ne pourraient contenir dans la robe des cieux.
Oh ! toi, l'amer, le fort, le divin, le farouche,
Vois donc, dans mes sanglots, comme sont bien mêlés
Le baume de mon cœur et le sel de ma bouche
Et comme mon courroux fait mes yeux étoilés.
Je sens en moi l'attrait de l'amante immortelle,
Je suis l'urne du soir et de la nudité,
Je possède une ardeur grave, chaste et rebelle
Et l'auguste douleur qu'aime la volupté.
Je tombe, sur la nuit, lourde comme une rose
Après un jour de pluie ou d'odorant soleil,
Je me sens à jamais nouvellement éclose,
Et, légers, mes pieds nus entrent dans le sommeil…
Je te supplie, Amour, fais propice ta face,
Oh ! ne sois plus ce dieu qui frappe sans savoir,
Fais que du pas chéri j'accompagne la trace,
Fais que de l'homme aimé je connaisse le soir…

Résignation

Destin, je te bénis de m'avoir désignée,
Dans les ombres du soir, dans les clartés du jour,
Pour avoir de douleur ma tête couronnée
Et pour jeter mon cœur dans l'inutile amour.
Oh ! tu m'as faite ainsi semblable aux purs rivages
Qui soupirent toujours devant l'espace amer,

Tu m'as faite semblable aux grands oiseaux sauvages
Qui gémissent d'effroi de tant aimer la mer.
Tu m'as faite semblable à la lyre incomplète
Et dont tout le sublime est de chercher, sans fin,
Le cri qui reste au fond de l'âme du poète,
Les échos de la vie et le son du divin.
L'idéal a mouillé d'un pleur d'or ma paupière,
Le songe, sur mon front, plane silencieux,
Ô destin, j'ai compris ton signe de lumière :
L'impossible est si près du sourire des dieux !

Àtout jamais, tu veux que de moi je m'élève,
Que mon geste, à jamais, soit celui de prier,
Et que je soye, un soir, éclose dans le rêve
Ainsi qu'une fleur blanche au sommet d'un glacier.
Tu me veux un sanglot poignant, profond et sobre,
Tu me veux l'esprit prêt à toutes les ferveurs
Du sacrifice beau comme un soleil d'octobre
Quand l'automne au couchant donne ses yeux rêveurs.
Tu m'as dit : « Que l'amour te soit épreuve et flamme,
Que l'aiguillon te blesse et t'échappe le miel,
Et que ton véhément et tendre cœur de femme
Ait plus d'affliction que l'astre n'a de ciel.
Tu feras des pavots de ta mélancolie,
Tes silences seront aux horizons voués,
Tout bas, tu supplieras la divine Ophélie
Qui versait sur l'amour ses cheveux dénoués.
Accepte de souffrir puisque je te veux telle,
Que ton chemin sera par ta peine embaumé,
Que tu t'épancheras comme une urne immortelle
Sous les yeux immortels qui regardent aimer.

Tu ne peux fuir l'amour, ô trop douce éplorée,
Il suffit de te voir pour deviner, soudain,
Que ton âme appartient à la douleur sacrée,
Comme l'ombre à la nuit et le lis au jardin.
Gémis, lève les bras, ô victime agréable,
Fais, de ton désespoir, ton cœur harmonieux,
Et répands dans tes doigts l'éclat inestimable
Des pleurs que t'a valus la beauté de tes yeux ! »

Éloge de l'amour

Certains m'ont dit : « Nous avons fait de grands voyages
« Pour oublier l'amour qui pesait à nos yeux,
« Nous avons supplié les forêts et les plages
« Et la face légère et changeante des cieux.
« Nous avons fait parler les livres et les sages,
« Nous avons demandé l'apaisement aux dieux,
« Cherché d'autres désirs parmi d'autres rivages
« Et bu le vin du soir dans des pays d'adieux… »
Mais moi je leur ai dit : « Votre vouloir m'étonne,
Eh ! quoi, vous n'aimez pas avant tout votre amour ?…
Il est votre pain blanc et votre vin d'automne
Et l'éblouissement qui vous reste du jour.
Eh ! quoi, vous n'aimez pas celui qui vous enivre,
Qui vous fait affligés comme un ruisseau le soir,
Vous fait porter le poids de la douceur de vivre
Quand, dans l'odeur des nuits, vous allez vous asseoir ?

C’est lui dont les rayons, tout à coup, vous effleurent
Dans un nimbe d’aurore et de félicité,
C’est lui qui fait vos cœurs grands de tout ce qu’ils pleurent,
Vos yeux tendres de tout ce qu’ils ont regretté.
Pour vous, il rend si pur le contour des collines,
Il donne aux arbres noirs le son de la douleur,
Et la beauté, par lui, s’endort sur vos poitrines
Et l’austère idéal habite votre cœur.
Sans doute, il vous fait mal ; mais n’est-ce pas ses charmes
Que d’être triste, amer, volontaire et si fort ?…
Voudrais-je l’enlacer s’il n’avait pas des armes,
Saurais-je croire en lui s’il n’était pas la mort ?…
C’est lui le plus haut bien des heures de la vie,
C’est lui l’éclair qui rit, tout à coup, long et bleu,
Ah ! c’est lui dont l’ardeur, à jamais, est suivie
Par les roses, le sang, le désir et le feu…
Parfois, j’ai du courroux, je l’accuse, je crie ;
Mais n’est-il pas, alors, plus encor adoré ?…
Et quand le calme vient, humble, souple, attendrie,
Je vais lui demander pardon d’avoir pleuré.

Je vais lui demander d’être encore farouche,
De me blesser de tous ses doigts voluptueux,
De me faire crier en me baisant la bouche,
De me faire gémir en touchant mes cheveux. »
Je dis : « Je te dois tant, Amour poignant et tendre !…
Oh ! te rappelles-tu, mon amour fraternel,
Quand je vais dans les bois te porter, te suspendre
Ou, pâle, te verser devant l’art éternel ?…
Je te jette, le soir, aux bras de la musique
Quand elle roule au fond de son fleuve inconnu,

Je te fais palpiter dans la chair pathétique
De quelque dieu de marbre ivre, splendide et nu.
Je te voue au poème infini de mon rêve,
Je ne sais rien chérir sans vouloir t'y mêler,
Je t'ai chanté, sur la montagne, sur la grève
Et partout où j'ai vu quelque ciel étoilé.
Je te dois tant, je te dois tout, Amour, en somme,
Le vin que tu m'offris me fit l'esprit si sûr
Que je n'ai plus rien craint ni de Dieu, ni de l'homme
Et que j'ai vu la mort ainsi qu'un port d'azur.

Oh ! tu renouvelas entièrement mon âme,
Mes doigts devinrent clairs de porter la bonté,
Et j'eus, enfin, par toi, l'air profond d'être femme
Et la plainte que met aux lèvres la beauté.
Cher Amour, je te loue à cause de mes peines,
Car, par toi, j'ai le front bien noble et bien amer,
Je fais chanter ta grâce aux gouttes des fontaines,
Je fais chanter ta force aux vagues de la mer.
Et je te loue, ô toi, le messager étrange,
Toi qui conquiers les cœurs par le glaive et le feu,
Je t'aime d'être, Amour, juste comme un archange
Et d'être la colombe et le dragon de Dieu.
Tu m'as dit que la fleur t'appelle pour éclore,
Que tu répands dans l'air ses odorants aveux,
Et que lorsque, la nuit, une vierge t'implore
Tu te voiles, ô Pur, pour baiser ses cheveux.
Sur le monde s'épand ton âme de lumière,
Ô toi le tout-puissant, le beau, l'Emmanuel,
Tu fus le premier jour et la rose première,
Tu fus l'immense vent qui déplia le ciel.

De ton côté, la vie ainsi qu'un fleuve coule,
Sur l'axe du soleil tu mets tes ailes d'or,
Lourde de firmament, la mer, à tes pieds, roule,
Toi qu'on voit toujours droit au-dessus de la mort.
Ah ! je te loue, Amour, toi, le vrai, toi, l'unique,
Je te rends témoignage, ô roi de ma douleur,
Avec mes pleurs versés et ma blanche tunique,
La rose de ma tempe et le poids de mon cœur.

L'arrêt des larmes

Rien n'est plus triste, Amour, que ta douleur qui cesse…
Oh ! quand tes yeux n'ont plus le désir de souffrir,
Et lorsque tu peux voir la vie et la jeunesse
Sans en vouloir mourir !…
Tu noyais l'infini dans ta prunelle amère,
Pour mieux bondir après ton âme s'abattait,
Et le sang et le feu roulaient dans ta colère
Et ton courroux chantait !
Les larmes t'emplissaient d'une mer lumineuse,
D'une averse où, toujours, tombait un peu de ciel,
Et ton ardeur était une fleur vénéneuse,
Toute lourde de miel.
Emporté par l'élan de ton âme rebelle,
Tu pressais la douleur sous ton genou baissé,
Dans la mort tu voyais la lutte entière et belle,
Gladiateur blessé…

Tu criais… Le cœur plein d'orages et d'écume,
Beau comme un incendie et grand comme le soir,
Et voici que, soudain, tu vis cette amertume
De ne plus en avoir…
Le monotone ennui, l'ennui jaune et sans bornes,
Met dans ton esprit mort le reflet du désert,
Et tu te sens pareil à des rivages mornes
Qu'aurait quittés la mer…
Oh ! c'est une stupeur, une horreur, une peine,
Un silence maudit, un écrasant adieu,
Comme si, tout à coup, le ciel et l'âme humaine
Étaient vides de Dieu…

La reprise

Je pleure… Et je vous loue, ô pleurs d'un poids si lourd,
Vous tombez dans mes mains comme l'or de l'amour,
Vous êtes purs comme l'eau marine et sauvage
Qui vient pour la première fois sur un rivage…
Je vous pleure à pleine âme, à plein profond sanglot,
Vous êtes beaux, vous ruisselez, vous êtes trop…
Ô grands pleurs lumineux, à jamais, ma paupière
Se souviendra d'avoir versé votre lumière…
J'aime… Et c'est maintenant que j'ai pu le savoir,
Ô pleurs, du plus divin, du plus haut désespoir…
Hier, j'avais écarté mon amour de ma route,
Je n'aimais plus, me semblait-il…
Je n'aimais plus, me semblait-il…Mais, goutte à goutte,
Et plus fort, largement, comme un ouragan d'or,

Pleurs, vous êtes tombés sur le doute et la mort,
Et la vie et l'amour ont jailli de mon âme
Comme deux arbres verts et deux roses de flamme.

J'aime… Et c'est pour toujours, vous le dites, ô pleurs,
Autour de moi je vois les augustes douleurs
Appuyer leur front blanc à leur urne éternelle…
J'aime… Et je te souris, ô mon amour fidèle,
Tu seras à jamais le sou de mon passé,
Et mon arbre d'automne odorant et blessé,
Et le geste léger qui semblera, sans cesse,
Rappeler au silence une ancienne caresse…
Oui, j'aime, pleurs chéris, présent de la saison…
Mon rêve s'est levé dans un neuf horizon,
Dans un grand ciel lavé par votre averse pure…
Mon amour, vous serez mon collier, ma ceinture,
Mon livre, mon bouquet, mon luth, mon bleu vitrail,
Mon harmonie et ma prière et mon travail…
J'aime… J'aime, pleurs doux, pleurs amers, pleurs étranges,
Pleurs qui feriez plus beaux encor les yeux des anges,
Je pleure à plein soupir, à plein ravissement,
Jusqu'à la fin des pleurs, jusqu'à l'épuisement,
J'aime… et mon cœur gonflé de tristesse et de charme
Se multiplie afin de remplir chaque larme…

Ton trouble

Et, pourtant, quelquefois, j'ai compris que ton cœur
Se tournait vers le mien comme le vent vers l'arbre…

Je voyais devant moi s'élever un bonheur
Comme un monument plein de soleil et de marbre.
Près de moi, je t'ai vu te troubler, orgueilleux,
La crainte, entre nous deux, mettait sa main divine,
De ton âme, à mon âme, allait le fil soyeux
De l'âme qui pressent à l'âme qui devine.
J'ai reconnu mon ombre au fond de tes regards,
Ton geste, vers le mien, était lourd de prière,
Tes désirs ressemblaient à la course des chars
Qui s'en vont conquérir l'horizon de lumière.
Tu vivais, comme moi, de printemps et de soir,
D'odeur vague, de pleurs et d'attente éternelle…
Et nos cœurs éclataient de jeunesse et d'espoir
Ainsi que les bourgeons de la forêt nouvelle.

Que de fois, quand ton pas au mien était mêlé,
Tu m'as fait un aveu par ta seule présence…
Plus véhément encor de ne pas me parler,
Tu me donnais ton âme avec tout le silence…
Mais tu t'es en allé de ma vie, ô cruel,
De même qu'un semeur part, la graine jetée,
Comme une abeille part en emportant le miel
Des raisins entr'ouverts et de la fleur goûtée.
Tes yeux ont bu l'azur, les miens ont bu le sel,
Tu n'as pas su le fond de la mer âcre et tendre,
Et tu t'es endormi, distrait, et sans attendre,
Comme sur la montagne, en un soir irréel,
S'endormirait un Mage en appelant le ciel…

Amertume

Oh ! je sais que l'amour, partout, me sollicite
Et qu'il est amoureux de moi farouchement,
Qu'il me veut d'un souhait sans forme et sans limite
Comme le firmament.
Je me vois à jamais louangée et chérie,
Je dispense la sève et l'odeur du printemps,
Et mon geste léger fait de la rêverie
Aux hommes de vingt ans.
Mon souple corps est ensoleillé d'allégresse,
Un noble émoi fait fondre en mes yeux mon cœur pur,
Et je te sens flotter derrière moi, jeunesse,
Comme un ruban d'azur.
Dans quel espoir m'attend la forêt qui soupire,
Quelles nuits me promet le fleuve véhément !…
Partout, autour de moi, c'est le souffle et le rire
D'un éternel amant.

Je passe… et tant d'ardeur se lève de ma robe
Que le soleil se double au travers de mes pas,
C'est une âme, une voix, lorsque je me dérobe,
Qui m'implore tout bas…
On me sait un esprit de rêve et de folie,
Qui veut vivre, mourir, épuiser son destin…
Un esprit plus royal dans sa mélancolie
Qu'Octobre dans son thym.
Aussi, le beau désir des hommes m'enveloppe ;
Ah ! comme l'on me veut pour toujours et soudain !…
Et je suis chère aux cœurs comme l'héliotrope
L'est au vent du jardin.

Avant, je souriais de toute cette gloire,
Je chantais d'être l'arbre où gémissait l'amour,
Et ma bouche et la rose allaient, ensemble, boire
Leur part tiède de jour.
Mais comme j'ai changé depuis que je vous aime !...
Je voudrais dans mon charme, hélas ! m'anéantir,
Car, parmi mes chagrins, de tous, le plus extrême
C'est, sans fin, de sentir

Que de ces dons heureux qui m'ont faite si femme,
Vous ne pourrez jamais, jamais goûter l'émoi,
Et je vous plains bien fort, oh ! bien fort, ma chère âme,
Tout en pleurant sur moi...

La minute

Minute qui n'es plus, ô minute passée,
Quand tu touchas le sol,
Je n'ai su te saisir d'une main plus pressée
Encore que ton vol.
Dans ton souffle était tout le bonheur de ma vie,
Je le savais pourtant...
Quelle aberration !... Je ne t'ai pas ravie
Dans ton unique instant.
Tu riais, l'aile ouverte et battante à ma porte,
Le soupir oppressé,
Et je pleure, ah ! je pleure, ô minute bien morte,
Ombre dans le passé,
Car rien ne pourrait faire, ô minute envolée,

Ni tout le vent épars,
Ni toute la lueur de la voûte étoilée,
Ni tous les beaux hasards,

Ni le destin criant, ni le sang, ni la guerre,
Ni l'océan, ni l'or,
Ni le vouloir de Dieu même, ô minute chère,
Que tu fusses encor !…

Soir à la fenêtre

Que chantait-il en moi de si beau, de si fort,
Quel dieu tendre, affligé soupirait dans mon être ?…
Qui me parlait d'azur, de bonheur et de mort ?…
Il me fallut ouvrir brusquement ma fenêtre.
Un vent où se fondait de la lune passait
Sur le fleuve épandant son nocturne mystère,
L'ombre, sur le printemps, toute tiède glissait,
L'air sentait bon l'amour, les larmes et la terre.
L'air était plus gonflé qu'un cœur qui va pleurer,
L'air sentait bon les fleurs et les sanglots des femmes,
L'on entendait des voix, en chœur désespéré,
De guitares, d'amants, d'arbres pâmés et d'âmes…
Qui donc me murmurait : « Il est tout près de toi,
Son songe doucement vers le tien se balance,
Et la nuit a mêlé son émoi, ton émoi
Comme deux roses d'or offertes au silence…

Il t'aspire, il te veut, dans l'unique moment,
L'infini, dans son cœur, est grave et magnifique,

Il a voilé ses yeux, et tout le firmament
Lui fait mal et l'émeut comme un soir de musique ?… »
Oui, je le sentais là, je le savais caché
Dans l'ombre et dans l'ampleur d'une croisée ouverte,
Son pâle front, comme le mien, était penché
Sur le fleuve embaumé d'une tristesse verte.
L'azur, de l'onde au ciel, montait comme un chemin…
Heure intense et secrète !… Heure de belles fièvres !…
Regards joints sans les yeux… Aveu dit sans les lèvres…
Ô si longue union de nos mains sans nos mains !…

La belle empreinte

Oh ! pourquoi serais-tu venu si de mon âme
Tu ne doubles pas l'or,
Si tu ne me fais pas, dans ma nouvelle flamme,
Plus forte que la mort ?…
Pourquoi tes profonds yeux au travers de ma vie
Si je dois résister
À leur poignant regard qui, sans fin, me convie
À chérir la bonté ?…
Pourquoi ton noble front si je me sens peinée
D'accomplir mon devoir,
Et pourquoi ton exemple hélas ! si ma journée
N'est pas faite le soir ?…
Pourquoi, près de ton seuil, avoir vu la sagesse
Au pas harmonieux,
Si je ne dois vouer mon songe et ma jeunesse
Au culte des vrais dieux ?…

Pourquoi tant de beau rêve et tant de belle extase,
Tant d'amour consommé,
Si mon esprit n'est pas, désormais, comme un vase
Odorant et fermé ?…
Pourquoi tant de courroux, tant de cris indicibles
Un si rude chemin,
S'il ne me vient, bientôt, les vouloirs invincibles
D'un orgueil surhumain ?…
Pourquoi tant de chagrin, si, las, mon cœur désarme
Et vit un sort commun,
S'il ne sait pas se faire hélas ! de chaque larme
Un austère parfum ?…
Oh ! pourquoi tant d'ardeur qui n'a pu te convaincre,
Tant d'espoir abattu,
S'il ne m'en reste pas le désir de me vaincre
Pour trouver la vertu ?…
Mais ce n'est pas en vain que je t'aurai vu vivre,
Que mon mal fut si fort,
Je veux être par toi marquée ainsi qu'un livre
L'est par des lettres d'or.

De toi tout imprégnée ainsi qu'un paysage
L'est de pure clarté,
La forêt de fraîcheur et le rêve du sage
De sobre vérité.
Ainsi que de blancheur l'est le tissu des voiles,
Et l'ordre universel
De science, d'ampleur, de silence et d'étoiles,
Et la douleur de sel.
Ah ! possède-moi donc de ton cœur volontaire,
Sois mon sang, ma beauté,

Que ton ombre, à jamais, remplace, sur la terre,
Mon ombre à mon côté…

On a, parfois, des jours

On a, parfois, des jours d'inexprimable joie,
On a le geste lent des fileuses de soie,
On a le pas léger, le cœur fort, le front pur,
Et l'âme aux yeux ainsi qu'un naufrage d'azur.
On est comme une aurore au long d'une tour neuve,
Plus véhémente encor qu'un adieu sur un fleuve,
On a des pieds émus pour toucher les chemins
Et la vie en paniers de roses sous les mains…
On attribue au bien-aimé les brises douces,
Le chagrin des ruisseaux qui perle aux yeux des mousses,
Le jour qui tombe à l'eau de même qu'un seau d'or,
La vie ouverte et le beau souffle de la mort
Qui, parfois, fait trembler les contours de l'espace…
Le bien-aimé paraît, là-bas, sur la terrasse,
Il est grave, émouvant ainsi qu'un étranger

Qui vient de l'Arcadie et que l'on voit songer…
Il est aussi plus tendre et plus connu qu'un frère…
C'est lui qui fait tomber les fruits mûrs sur la terre,
C'est lui qui les chargea de soleil et de miel,
C'est lui qui fait voguer le navire du ciel,
Lui qui fait sentir bon, de sa main qui possède,
Ces morceaux de printemps qui courent dans l'air tiède…
Et voici qu'on s'approche, en l'instant radieux,

Toute la Grèce au cœur et tout l'amour aux yeux,
Et voici qu'on lui parle et qu'on veut lui sourire,
Et voici que l'on pleure et qu'on est une lyre :
« Mon bien-aimé, je vous dois toute la clarté…
« Mon âme croit mourir d'entrevoir la beauté
« Que votre âme, sans fin, lui montre dans les nues,
« Par vous j'aime les vents et les déesses nues,
« Les fleuves bondissant sous les arches de l'air,
« Les poètes chantant sur le bord de la mer,
« Et tous les inconnus des vertes solitudes,
« Et tous les grands songeurs des belles nuits d'études,
« Tous ceux qui, comme vous, sont d'un astre suivis,
« Et qui ne m'ont pas dit le nom de leur pays,
« Comme vous bien-aimé…
« Comme vous bien-aimé…Par vous je suis si bonne,
« Je me sens abondante ainsi qu'un fruit d'automne,
« Ainsi qu'un livre écrit par un lyrique en pleurs,
« Ainsi que Flore avec ses corbeilles de fleurs,

« Comme le cours d'une onde et d'une rêverie,
« Comme un rayon du ciel sur une main qui prie…
« Dites, mon bien-aimé, si vous m'aimiez un peu ?…
« Je vous plains tant de ne pas comprendre mon vœu,
« De ne pas partager avec moi vos étoiles,
« De ne pas à mes pieds découvrir vos sentiers…
« Vous connaîtrez des bras, des sourires, des voiles…
« Mais ce ne seront pas les miens…
« Mais ce ne seront pas les miens…Si vous saviez !… »

Inconnu bien-aimé

Inconnu bien-aimé, vous qui vîntes, un jour,
Beau comme du soleil dans une heure d'amour,
Vous qui me semblez grand, pensif et pathétique,
Avec un cœur plus doux que Naple et la musique,
Oh ! savez-vous pourquoi vous m'êtes aussi cher ?...
C'est parce qu'Éloa pleura sur Lucifer,
Que Lamartine mit son front contre sa lyre
Et que le Lac monta jusqu'à l'âme d'Elvire...
Oh ! tout ce que je sais de l'amour éternel
Me fait vous préparer des larmes et du ciel,
De ces rêves qui sont longs comme des nuages
Et plus profonds que le silence et les rivages...
Ce ne fut pas en vain que Pétrarque a chanté
Et que Laure mourut dans l'odeur de beauté,
Que Sapho soupira la poignante allégresse
Et porta dans ses mains les roses de la Grèce...
Ce ne fut pas en vain que des pays amers

Du parfum de la myrrhe et du long chant des mers,
À jamais, de l'amour ont fait leurs belles dates,
Ont célébré son culte avec des aromates,
Ont fait de volupté les corps harmonieux
Et mirent un soupir dans la gorge des dieux...
Tout ce qui, bien-aimé, fut amoureux et triste,
La dame féodale et son cœur d'améthyste,
Les lèvres d'Héloïse et les yeux de Rolla,
Tout ce qui fut cruel et tendre, tout cela
Qui fut plein de caresse et de mélancolie,
La douleur de Werther, la robe d'Ophélie,

Et les adieux donnés aux héros qui partaient,
Et le ruban promis aux pages qui chantaient,
Tout l'amour, tout l'amour de la vie et des contes,
Les serments éternels jetés aux heures promptes,
Les grands yeux éblouis et qui se sont fermés,
Et tous les échos morts et tous les bien-aimés,
Tout ce qui fut caché de l'âme de nos mères,
Et le temps romantique et les belles chimères,
Et les joyaux des doigts qui ne bougeront plus,
Et les soupirs, encor, aux vieux luths, suspendus,
Et, pleins de faste et d'or, de défis, de sourire,
Ces amours éprouvés dans les bals de l'Empire,
Bien-aimé, tout cela, pour vous, m'a fait un cœur,
Une subtile et douce et lumineuse ardeur,
Et je vous ai chéri par la mort et Venise,

Par la grenade ouverte et par la tiède brise,
L'âme de Salomon et ses yeux d'orient,
Et par les bergers grecs, ivres, nus et riant,
Par l'Olympe et Junon, par l'Espagne et la flamme,
Et parce que, jadis, une autre jeune femme,
Dans le roman si tendre où se verse mon cœur,
Passa dans son jardin et cueillit une fleur…
Bien-aimé, tout cela sera ma divine heure
Quand vous voudrez franchir le seuil de ma demeure,
Bien-aimé, tout cela qui fut si grand, si doux,
Sera le soir d'amour que nous vivrons, peut-être,
Notre aveu, le baiser, le rêve à la fenêtre,
Et mon silence de plus tard, à vos genoux…

Mon secret

Je crois que j'ai laissé s'échapper mon secret
De mon âme entr'ouverte et du bord de ma robe,
De mon pas, à la fois, volontaire et discret
Qui te cherche sans fin et, toujours, se dérobe.
Je crois qu'il est tombé des lèvres du bouquet
Dont j'aspirais le miel et les effluves vagues,
De mon rêve attentif, de mon geste distrait,
De l'or de mes cheveux et des yeux de mes bagues.
Je crois qu'il est tombé sous le poids de mon cœur,
Et parce qu'aujourd'hui, j'étais un peu jolie,
Je crois qu'il a roulé des bras de mon bonheur
Et du voile baissé de ma mélancolie.
Je crois qu'il est parti dans un vif tournoiement,
Car le printemps dansait une valse argentée,
Je crois qu'il est tombé de mes doigts, simplement,
Comme tombe une fleur trop longuement portée.

Je crois qu'il est tombé par la grâce du jour,
Par le rire des dieux, alors, épars, sans doute,
— Je t'avais aperçu, de bien loin, sur la route —
Il est tombé, je crois, à tes pieds, cher amour…

Effusions

Lorsque je vous aurai rencontré, tout à l'heure,
Vite je rentrerai m'asseoir dans ma demeure,
Je fermerai la porte et mon cœur sera seul,

Dans son parfum, ainsi que, le soir, un tilleul…
Je ne voudrai rien voir qui ne soit de la joie,
Mes mains dévideront un léger fil de soie,
Toucheront un bouquet, un livre jeune et pur
Et le silence clair comme un rideau d'azur.
La tiédeur ouvrira ses paupières dorées,
Toutes vous sourirez, ô mes larmes pleurées,
Et je m'appuierai fort contre l'instant chéri,
Et le temps montera comme un arbre fleuri,
Et je ne retiendrai de l'heure intense enfuie
Qu'un profond bruit d'amour, de musique et de pluie…
Quand on viendra me voir j'aurai mes plus longs yeux,
Et vos doigts paraîtront posés sur mes cheveux,
Mon cœur s'épanchera par ses chères blessures,
Les minutes vivront droites, nobles et sûres,

Et mes mains se joindront dans un geste fervent…
Mon langage sera plus haut, plus émouvant
Que celui de la mer et de l'arbre en Judée.
Mon âme tombera comme une belle ondée
Quand il fait du printemps, quand il fait du soleil…
Pour être plus étrange encor j'aurai sommeil…
Il se dégagera de moi de la sagesse,
Une minutieuse et pensive allégresse,
Et j'aurai le sang tiède et le visage beau,
Et, dans mes bras, votre douceur comme un fardeau.
On se dira tout bas : « Son âme est habitée,
« Elle a l'air d'un adieu, d'une valse exaltée…
« Qui passa dans son souffle et fut assez puissant
« Pour qu'elle soit ainsi lumineuse et ravie,
« Pour que son être vive au delà de sa vie

« Et que batte son cœur au delà de son sang ?… »
Ah ! je connais ces jours de plénitude bonne,
Il semble que je suis, tout à coup, de l'automne,
Et que le vent me fait tendrement m'effeuiller…
Et je ris tout mon rire en un regard mouillé…
Oui, quand je vous ai vu, je suis harmonieuse,
Je suis lourde, parée, éclatante, soyeuse,

Riche comme un fuseau chargé de jeune lin.
J'ai le grand désir d'être et de manger du pain,
De m'abattre au milieu d'une épaisseur de roses
Et de tout vous donner à mes paupières closes…
Ah ! je suis ivre ainsi que tous les raisins noirs,
Plus pesante d'odeurs que la robe des soirs…
En moi, vous êtes beau comme un roi que l'on sacre…
Et les forêts, en moi, jettent leur senteur âcre,
Leur suc pur, leur ampleur et leur mouvant soleil…
Vous êtes, pour mes yeux, au Bosphore pareil.
C'est alors qu'on me voit des extases si graves.
Et j'ai l'air de venir des monts comme les gaves…
Je m'assieds, je me lève : et c'est de la beauté…
Je songe, je m'incline : et c'est de la bonté…
Comme, au-dedans de moi, mon âme vous regarde,
Comme j'aime mon cœur, mon doux cœur qui vous garde !

Pitié

Pour la première fois, ce soir,
Depuis des mois que je vous aime,

Depuis des mois de désespoir
Et de renoncement suprême,
Je vous ai haï, mon amour,
Vous mon orgueil vécu sans trêve,
Vous ma belle nuit, mon beau jour…
Je vous ai haï, mon doux rêve…
J'ai regretté de tant souffrir,
D'avoir tant gâché ma jeunesse,
Mon cœur s'est mis à vous haïr
De toute sa pauvre détresse.
Je vous voyais, fort et charmant,
Vivant l'heure facile à vivre,
Et goûtant, au gré du moment,
Le peu dont un homme s'enivre.

Je vous ai haï, vous, ô vous…
Et, cependant, quand, dans ce drame,
J'ai cherché, le cœur en courroux,
Ce qui peut venger une femme,
Lorsque j'ai désiré vous voir,
Pour moi, l'amour que je vous donne,
Cet amour plein des cris du soir,
Et du silence de l'automne,
Cet amour plus désespéré
Que l'océan dans un naufrage,
Cet amour qui m'a fait pleurer
Toute l'âme sur le visage…
Oh ! mon bien-aimé, ce fut trop…
Je frémis… Et, peureuse et tendre,
J'ai, soudain, dans un grand sanglot,
Eu le geste de vous défendre…

Revanche

Mon âme vous resta tout entière ignorée,
Vous n'en avez pas su les lumineux frissons,
Si pareils aux frissons d'une plaine dorée
Quand le soleil est mûr au-dessus des moissons.
Vous n'avez pas compris que je suis plus poète
Qu'une fontaine bleue au milieu d'un bois vert,
Ou que l'ombre mouillant un cœur de violette,
Ou que le ciel des nuits renversé sur la mer.
Vous n'avez pas surpris dans ma voix un murmure
Où les ruisseaux nouveaux mettent leur jeune espoir,
Et vous n'avez pas vu que, sur ma chevelure,
Les arbres recueillis pleurent l'odeur du soir.
Vous n'aurez pas senti que ma main s'émerveille
De suivre les contours du songe harmonieux,
Et que mon esprit va, de même qu'une abeille,
Se poser, tout vibrant, sur les lèvres des dieux.

Oh ! vous n'aurez pas su qu'au bord de mon front pâle,
Toujours, tremble un beau rêve, ainsi qu'un rameau noir,
Et que je suis ainsi qu'une heure musicale
Où chanteraient les chœurs de la vie et du soir.
Jamais vous n'aurez vu l'infini, dans ses voiles,
M'effleurer tristement comme si je mourais,
Jamais vous n'aurez vu les divines étoiles
Tomber de mes yeux purs comme si je pleurais.
Vous m'aurez méconnue en une heure opportune,
Vous n'aurez pas compris que mon vaste destin
S'épanche dans le fleuve et dans le clair de lune,
Et s'élève aussi haut que le vent du matin.

Vous n'aurez pas su voir… Mais j'ai dit, volontaire,
Qu'un jour vous entendriez le rythme de mon cœur,
Et que je monterai de l'ombre et du mystère
Comme, d'un arbre mort, un liseron en fleur.
J'ai juré de venir troubler votre mémoire
Par de nobles succès, par des labeurs croissants,
Oui, pour vous j'ai juré de conquérir la gloire,
De vous la présenter de mes doigts languissants,

Ainsi qu'une faneuse offre aux tièdes soirées,
Mélancolique et douce, avec un dernier chant,
Son estival bouquet fait de gerbes dorées,
De belle saison mûre et de soleil couchant…

Paroles au bien-aimé

Oh ! dites, bien-aimé, pourquoi donc fut-ce vous,
Qui vîntes habiter le jardin de mes sommes,
Pourquoi vous ai-je vu si grand, si fier, si doux,
Vous, entre tous les jeunes hommes ?…
Pourquoi vous ai-je cru le roi de l'horizon,
Le maître de la mer, le prophète, le sage,
Pourquoi vous ai-je offert le pain de ma maison
Et le parfum de mon visage ?…
Ah ! vous m'avez liée avec tous les fils d'or
De votre ardeur, de votre voix, de votre empire,
Ah ! vous m'avez liée, à jamais, vous si fort
D'être celui que j'ai vu rire.
Oui, je vous ai voulu, tremblante de l'oser,

D’un désir qui pleurait d’être sans fin, sans nombre,
D’un désir qui faisait s’appuyer mon baiser
Aux murs où se posait votre ombre.

Ah ! pourquoi fut-ce vous entre tous les humains ?…
Vous avez commandé l’humilité suprême
À mon front, à mon sang, à mon pas, à mes mains,
Ô vous si beau d’être vous-même !…
Et je vous ai nommé : « Mon cœur, ma soif, ma faim… »
Je vous ai respiré de toute mon haleine,
Et je vous ai nommé le sol de mon jardin
Et ma rude et chaude verveine.
Je vous ai possédé par delà tous les temps,
Dans le passé, dans l’avenir, dans le mystère
De tous les printemps morts et de tous les printemps
Qui sortiront plus tard de terre…

Pénétration

J’aurai goûté vos yeux, votre front, votre main
Plus que je n’ai goûté l’eau limpide et le pain,
Votre bouche m’aura pour toujours abreuvée,
Votre âme je l’aurai tout entière rêvée,
Je vous ai convoité comme on convoite l’or,
Je vous ai possédé comme on étreint la mort,
Je vous ai parcouru comme une route neuve,
Vous avez ondoyé dans mes bras comme un fleuve,
J’ai chargé votre front de toute la beauté,
Je n’ai plus su qu’en vous recueillir la clarté.

Toutes mes nuits n'étaient faites que de votre ombre,
Et vous m'avez semblé sans limite et sans nombre,
Et vous m'avez paru grand de tout l'univers.
En moi vous affluiez avec le bruit des mers,
Avec les cris humains et le souffle du rêve,
Vous étiez doux en moi de même qu'une grève,
Sonore comme un bois quand les vents sont épars,
Vous avez à jamais habité mes regards,
Vous m'avez faite triste et splendide sans trêve

Comme, sur une tour, une reine qui rêve…
Et quand mes pleurs, la nuit, étaient si soucieux,
Je vous sentais couler lentement de mes yeux.
J'aurai bu votre vie à sa source d'eau vive,
Vous fûtes éternel dans l'heure fugitive,
Je vous dois l'infini, le songe, la douleur,
Et vous avez changé le rythme de mon cœur.
Je vous dois la vertu, la colère sacrée,
Ce livre tout ouvert par sa porte dorée,
Et cet ange surgi de mon âme et du soir,
Plus grand que le génie, encor : le désespoir…
Je vous ai fait ma couche et ma table servie,
En tous lieux, je vous ai, dans mon ombre, emporté,
Vous fûtes ma maison et je vous ai planté,
À jamais, comme un arbre au milieu de ma vie…

Qu’importe !

Oh ! l’indicible émoi de l’amour qui commence,
Lorsque l’âme bondit ainsi qu’un gave immense,
Et, des monts, aux forêts, aux mers se prolongeant,
Jette, dans le soleil, son ivresse d’argent !…
Il semble que la vie entre, en soi, plus altière
Qu’un vaisseau d’orient dans un port de lumière,
L’on sent, de ses bras nus, s’égoutter du bonheur,
L’on appelle le soir, la volupté, l’on meurt…
L’on promet à l’aimé, dans des nuits de délire,
Quand on est seule avec son désir enchanté,
Les roses, les colliers, les pleurs, la nudité,
Et l’on connaît, à peine, encore, son sourire.
On est belle, on s’épand, folle, de toutes parts,
On a de la pitié longue dans les regards,
On voudrait tout étreindre avec des mains d’extase,
Et sa bouche, parmi les fruits mûrs, on l’écrase,
Et dans soi, tendrement, on regarde son cœur
Pâmé dans son silence et dans sa bonne odeur…

Et le rêve vous noie en des flots d’ondes bleues,
Et l’on voudrait partir bien loin, faire des lieues,
Et porter son amour dans le soleil levant,
Et le faire goûter aux ruisseaux des prairies,
Et le mêler au suc des herbes haut fleuries
Et le faire étoiler par les larmes du vent.
« Mon amour, mon amour, dit-on, je vous emmène,
« Vous êtes là, tout seul, tout blanc sous mon haleine,
« Vous êtes là, dans mes cheveux, dans ma douceur,
« Comme vous êtes pur, ô mon unique fleur !…

« Vous êtes tout mon or et toute ma fortune,
« Et tous mes jours de joie et tous mes soirs de lune,
« Je vous regarde vivre et j'ai peur de mourir…
« Mon cœur peut-il aller au fond de son soupir ?…
« Je vous donne le ciel et les mers d'Italie,
« Je vous donne la nuit et le rire de Dieu,
« Je vous donne, ô Splendeur, les rubis et le feu
« Et la larme qui roule à ma lèvre pâlie…
« Mon cher amour, endormez-moi, réveillons-nous…
« Je ne sais plus penser, je vous dis des mots fous,
« Et vous vous envolez de mes doigts, ô Merveille,
« Ainsi qu'un rayon d'or où se mêle une abeille.
« Ô vous le dévêtu, vous le nu, je vous vois
« Doux de tous les parfums dont se baignent les rois,
« Vous êtes l'orient, les baumes et les voiles,

« Vous êtes le mystère et l'arche des étoiles,
« Vous êtes l'infini sur le songe entr'ouvert,
« Vous êtes la beauté de l'urne et de l'amphore,
« Vous êtes la fraîcheur des puits et de l'aurore,
« Vous êtes l'océan et vous êtes amer…
« Mon cher amour, faites-moi mal, je vous en prie,
« Avec tout cet azur, toute cette eau qui crie,
« Avec l'éclat des lis et l'ombre des étangs,
« Avec tout le jardin saturé de printemps.
« Oh ! faites-moi gémir d'être si consentante,
« Faites-moi sangloter, amour, puisque je chante,
« Soyez cruel, soyez joyeux, soyez blessé,
« Oui, quoi que vous fassiez, vous serez caressé ;
« Je veux vous louanger, tout en pleurs, tout en fièvres,
« D'avoir des yeux si longs, si câlins, si jaloux,

« Je veux vous louanger, vous, ô vous, d'être vous,
« Et d'avoir un baiser, cher, puisque j'ai des lèvres…
« Mon amour, mon amour, qu'exigez-vous de moi ?…
« Vous êtes si farouche… et j'en ai tant d'effroi…
« Vous êtes mon Seigneur et vous avez des armes,
« Et vous allez vouloir les larmes de mes larmes,
« Vous allez m'enlacer de tout votre courroux,
« Me laisser, vainement, supplier vos genoux,
« Vous allez m'appeler, me fuir, m'attendre encore,
« Et rire, tout à coup, d'une voix qui m'implore…

« Vous allez me frapper, m'aimer, me décevoir,
« Mon orgueil croulera sous votre souffle étrange,
« Vous êtes mon péché, ma douleur et mon ange
« Et mon beau démon triste au grand violon noir… »
On pleure, lentement, son âme dans son âme,
Et l'on est une pauvre, une si pauvre femme…
Et puis, on vole, on croit, on s'enivre, on s'enfuit,
Dans ses bras étoilés on enferme la nuit.
On se mêle au nuage, à la forêt, à l'onde,
On sent battre en sa chair les artères du monde,
On est arbre, on est fleur, on est terre, on est dieu,
À pleine soif, on boit des coupes de ciel bleu…
Après avoir tremblé, frissonné de la sorte,
Et possédé la vie, et le rêve, et la mort,
Et fait plier ta hanche au poids d'un tel trésor,
Ô femme, si l'aimé ne t'aime pas, qu'importe !…

L’aveu

Ah ! je l’ai votre aveu, grand de tout son mystère,
Notre instant fugitif plus qu’un ciel a valu,
Entre nous a passé la beauté de la terre
Et l’ampleur du silence où plane l’absolu.
Ô moment éternel que but notre jeunesse,
Qui fera mes yeux doux pour regarder la mort,
Et qui m’a dispensé plus de force et d’ivresse
Que le rire d’un dieu dans une coupe d’or !
Moment qui fut profond et neuf comme une aurore,
Qui sembla, tout à coup, chargé de tous les biens,
Ô moment lumineux qu’emplit le vent sonore
Et le fleuve plus beau que les rites païens !…
Ce fut toute la vie et je devrais en vivre,
Et m’en faire, à jamais, le pain, le vin, le miel,
Ce fut l’instant unique où tout l’amour se livre
Par la grâce de l’heure et la couleur du ciel.

L’or flambait, l’or brûlait sur la ville divine,
L’azur creusait son golfe en un plein firmament,
Ah ! me dire qu’alors, j’emplis votre poitrine,
Que votre cœur me tint dans tout son battement !…
Nous étions séparés l’un de l’autre, ô mon âme,
Entre nous s’épandait un vaste lac de jour,
Mais un regard vécut, se soutint dans sa flamme
Et nous avons compris le vouloir de l’amour.
Oh ! savoir s’abîmer dans l’extase profonde !…
Ne pas demander plus en notre rêve humain,
Ne pas diminuer l’ineffable seconde
Par la triste douceur de se prendre la main !…

Nous dire : « Nous sentons le grand désir farouche
« De nous vouloir unis jusqu'à l'entier malheur,
« Jusqu'aux baisers où meurt la forme de la bouche,
« Jusqu'aux soupirs ouvrant l'enveloppe du cœur.
« Nous convoitons l'ardeur de l'humaine tendresse,
« La volupté poignante et forte des sanglots,
« L'amoureuse pitié qui fait de la caresse
« Quand l'âme, tout en pleurs, s'égoutte dans les mots.

« Mais nous savons trop bien ce que devient ce rêve,
« Nous préférons rester sur les bords merveilleux
« Où nous avons pu voir la splendeur de la grève
« Sans qu'une épave triste ait passé sous nos yeux.
« Nous nous sommes aimés dans un instant sans terme
« Nous avons frissonné dans de l'éternité ;
« Que, sur ce souvenir, notre esprit se referme
« Ainsi qu'un temple austère où vit de la beauté.
« Et croyons, à jamais, dans l'exil, dans l'absence,
« Partout où notre amour se sentira banni,
« Qu'entre nous le destin a mis de la distance
« Pour laisser plus de place au cœur de l'infini… »

Le cœur imparfait

Tu n'as pas su vouloir le grave et divin rêve
Que tu fis l'autre jour,
Tu t'es précipité bien plus vite et sans trêve
Sur les pas de l'amour.
Ô pauvre cœur, c'était trop grand pour ta faiblesse

Ces hauts renoncements,
Tu portes le désir, le péché, la tristesse,
Ô pauvre cœur qui mens !…
Mon cœur humain, mon cœur de chair et de misère,
De délice et d'ardeur,
Tu veux ce qui finit, chante, rit, désespère,
Tu veux la vie, ô cœur !…
Tu veux un autre cœur qui te soit bien semblable,
Un cœur plein de l'émoi
D'être doux, d'être tiède et d'être misérable
Côte à côte avec toi…

Le Bien-Aimé

Mon bien-aimé sourit dans les fleurs entr'ouvertes,
Il peuple de ses yeux tout l'azur étoilé.
Je revois son frisson dans les collines vertes.
Il est doux, il est beau comme le jeune blé.
Les serviteurs le louent en contemplant la terre.
En partageant le pain, il est juste, il est fort.
Quand il parle à ses dieux, il évoque sa mère.
Le passé, dans son cœur, est une amphore d'or.
Il aime la vertu comme il aime les arbres,
Pour la sérénité de ses rameaux épars.
Il a lu la beauté dans la forme des marbres,
Il a lu la sagesse aux tempes des vieillards.
Il poursuit tous les jours sa noble destinée ;
Dans le sol de sa vie en harmonie il croît

Comme un chêne planté dans une heureuse année,
Comme du grain semé dans un sillon bien droit.

Il chérit le silence où flottent les pensées ;
Des vieux rêves humains il compte les trésors ;
Il évoque l'esprit des sciences passées
Qu'accompagnent le souffle et les ombres des morts.
Il explique le ciel avec des gestes ivres ;
Il connaît les destins des temps universels,
Et, sur son front pensif, les lampes et les livres
Entr'ouvrent chaque soir leurs beaux yeux éternels.

Le chemin

Il m'a dit, tout à coup : « C'est assez de me taire,
« Tu me pardonneras d'avoir fui cette voix
« Que j'entendais des cieux et du fond de la terre
« Et des plus lointains soirs qui furent autrefois…
« Je t'aimais… Ton regard était doux à ma tempe
« Comme l'onde qui tombe avec le vent d'été,
« Je te donnais la forme aimable de ma lampe
« Et le goût de mon pain et de ma volupté.
« Je te donnais le pas grave de la sagesse,
« La splendeur du couchant flottant sur une tour,
« Toutes les fleurs avaient l'odeur de ta jeunesse
« Et tu fus le blé mûr qu'a lié mon amour. »
Il m'a dit : « Tu viendras au fond de la prairie,
« Dans le chemin doré par le parfum du miel,

« Tu porteras aux doigts ta belle rêverie
« Comme un fuseau léger où s'enroule du ciel. »

Je l'attends… Le jour meurt dans l'arome des mûres,
Un chaud bourdonnement s'entend dans les buissons,
La clarté, lentement, s'égoutte des verdures
Et la tiédeur du soir se répand en chansons.
Il est doux d'aspirer cette paix vaporeuse,
De jeter ses vingt ans dans les ruisseaux joyeux,
D'être de la beauté dans la lumière heureuse,
Il est doux d'être jeune et de fermer les yeux…

La fuite

Àpeine, si ma bouche avait goûté sa bouche,
Je n'osais pas…
J'étais, tout à la fois, si douce et si farouche
Entre ses bras.
J'ai fui… Mes pleurs tombaient dans l'herbe chaude et verte
Et dans l'odeur
Des forêts qui dansaient dans leur robe entr'ouverte,
Toutes en fleur.
Dans l'ombre s'égouttait la blancheur de mes voiles
Comme de l'eau,
Et le soleil pleuvait en petites étoiles
Sur un bouleau.
Des insectes tournaient, dans le reflet des saules,
D'un lent essor,

Et le bonheur tombait, tiède, sur mes épaules,
Comme de l'or.

Des lis mouraient d'amour, la face ensoleillée.
Des liserons
Mettaient du ciel en pleurs à travers la feuillée
Et les gazons.
J'avais peur de le voir et j'épiais la route,
Dans le désir
Qu'il apparût, soudain, et qu'il m'aspirât toute
Dans un soupir.
J'attendais… Je tremblais… Dieux ! il m'avait suivie…
Il m'appela…
Et j'entendis, au loin, le rire de la vie,
Il était là !…

Un baiser

Mon bien-aimé, touchez ce lin dont je me voile,
Tremblez et souriez… Vous pouvez l'écarter…
Tremblez… Car je me sens grave comme une étoile,
Pure comme une nuit accoudée à l'été.
Un baiser… Oui, c'est l'heure et le vouloir des choses
La forêt est plus forte avec sa seule odeur
Et l'embrasement chaud du silence et des roses
Que mon refus ardent et ma belle pâleur…
Vous avez peur… J'ai peur en tenant ma poitrine ;
Mais il faut ce baiser, c'est plus impérieux
Que le vent qui déploie, au long de l'eau marine,

Le destin du voyage et le souffle des dieux.
C'est plus fatal encor que l'orage qui tombe,
Que l'arbre qui s'enflamme avec le feu du ciel,
C'est pressant et c'est doux comme un chant de colombe
Et comme le frelon qui désire le miel.

La vigne, avec son poids de sève, s'est penchée,
Des tilleuls est tombé le parfum du soleil,
Et la terre du soir, amoureuse, est couchée
En attendant l'haleine et l'ombre du sommeil…
Le voici ce baiser qui nous tient en extase,
Suspend et précipite, à la fois, notre cœur,
Il semble que ta bouche avec la mienne écrase,
Ô cher, de la douceur contre de la douceur…

Mon bien-aimé m'a dit

Mon bien-aimé m'a dit : « Je suis ton bien-aimé,
Je te posséderai plus que le sol semé
Ne possède la graine entière,
Et je me répandrai, vaste, sur ton destin,
Ainsi que se répand sur l'odeur du matin
Le voile d'or de la lumière.
Je suis ton bien-aimé… Mon pouvoir est si fort
Que tu dédaigneras le pouvoir de la mort
Tout en me regardant sourire.
Tu fuiras ta maison, tes vieillards et tes lois
Afin de voir monter, dans le calme d'un bois,
Le chêne vert de mon empire.

Je n'ai pas de joyaux pour parer tes cheveux,
Mais tu m'as dit chargé d'un trésor fabuleux
Par le seul lis de ma jeunesse ;
Je suis pauvre et, pourtant, éblouis sont tes yeux
De me voir entouré, dans le jardin des dieux,
Des abeilles de la sagesse…

Je suis ton bien-aimé… Viens, nous nous aimerons,
En nous prenant les doigts, en effleurant nos fronts,
Notre âme en sera tout enfuie…
Nous serons la forêt mêlée à la forêt,
Je serai le grand vent, tu seras le muguet
Et puis, encor, la douce pluie…
Je suis ton bien-aimé… Ton maître sans courroux,
Celui que tu verras, égal, pensif et doux,
Entrer, tous les soirs, dans ta couche,
Celui qui te lia contre lui, sans retour,
Car il fut le premier qui, dans un cri d'amour,
Apprit à ta bouche, la bouche… »

Rêves d'avenir

Mon bien-aimé m'a dit : « Je chéris ce pays
Où s'échappe des monts le cri vif des rivières,
Où s'écoule le rire ému des lavandières,
Où, sous cet arbre mort, mon aïeul s'est assis.
J'ai ce vieux fief couvert de ronces et de roses ;
Sublime, en plein azur, en pleine immensité,
Il meurt de poésie, il meurt de vétusté :

Le temps s'est endormi contre ses portes closes.
Mais allons dissiper son magique sommeil,
Ses portes s'ouvriront à ma voix amoureuse,
Ses murs intérieurs ont une face heureuse,
Ils sont encore chauds d'un passé de soleil.
Oh ! si, toujours, là-haut, vous étiez ma compagne,
Je serais bon d'avoir ouï le fer crier,
D'avoir vu les grands bras justes de l'ouvrier
Et d'être le fils rude et doux de la montagne !...

Venez, vous aimerez ces sites merveilleux
Où l'air est une mer aux flots de giroflées ;
L'eau fait rouler le ciel à travers les vallées,
Et c'est la neige et l'aigle et l'or sur les pics bleus...
Venez sur les monts purs où la lueur légère
De la lune est semblable à la plainte du cor,
Où chaque vol de vent est plein de genêts d'or,
Où la paix sent si bon la sagesse et la terre.
Dans l'abîme profond, c'est le noir train qui fuit,
En fer, en feu, tragique et beau comme une forge,
C'est, d'étoiles mouillé, le talus de la gorge
Où la voix du crapaud semble aspirer la nuit.
Nos cœurs seront unis dans les roches arides,
Je monterai, le soir, vers le ciel et l'amour,
Un long chant de berger nous dira quand le jour,
Doucement, dans la source, ouvre ses yeux limpides.
Chez nous, vous entendrez, dans un calme enchanté,
Bien loin des faux plaisirs, des secrètes embûches,
L'hiver, les feux ardents enfonçant dans les bûches
Leurs hautes piques d'or dans un vol de clarté.

Des troupeaux passeront dans la trompe qui sonne,
Des feuilles danseront sous les pieds du berger,
Nos bras d'heureux amants béniront le verger
Roux de miel, de rayons, de fruits mûrs et d'automne.
Nous serons sains et forts et, dans notre maison,
Chantera le travail avec sa voix sonore…
Nous nous revêtirons de silence et d'aurore
Et d'un beau vêtement semblable à la saison.
Vous avez consenti d'une larme infinie…
Vous souriez à Dieu de pleurer dans mes bras…
Écoutez, de son lent, de son céleste pas,
La lune, sur les eaux, qui fait, de l'harmonie…
Le silence s'écarte au passage des chars
Et se referme…
Et se referme…Ô solitude !…
Et se referme… Ô solitude !…Je vous aime…
Votre cœur a donné son battement suprême
Et toute la nuit bleue entre dans vos regards… »

⁂

J'ai dit : « Protégez-moi !… Soyez le vrai, le maître,
Car une âme de femme est une âme d'enfant,
Elle aime le grand geste absolu qui défend
Et les yeux sérieux qui souriront, peut-être…

Oh ! mon ami, surtout, vous aurez la bonté,
Cette active bonté qui réchauffe et qui dore,
Celle qui fait germer, celle qui fait éclore…
De la bonté de Dieu a coulé la clarté…
Du peuple vous direz les angoisses obscures,
Et vous voudrez sauver l'âme des ouvriers

Qui, dans un cri haineux, triomphent des leviers
Et font broyer leur cœur aux lourdes filatures.
Vous serez grave et fier et j'aurai peur de voir,
Quoique vous dévoiliez des ardeurs irréelles,
— Ainsi l'esprit du fer jaillit en étincelles !… —
Quelle ténacité calme est dans votre œil noir.
Je ferai l'humble tâche en gestes grandioses,
Au jardin j'offrirai les rustiques travaux ;
Oh ! le blanc linge épars qui, sur les longs cordeaux,
Sèche dans un zéphir tout plein de passe-roses !…
Vous me direz la force et la bonté des vents,
Et quand j'aurai pleuré dans la nature auguste,
Vous, vous me serrerez sur votre cœur de juste,
Et tous les blés seront autour de nous mouvants.

De science et de rêve emplissant nos paroles,
Dans des après-midi nous parcourrons les prés,
Les fleurs aspireront les pollens enivrés
Quand l'âme de Linné chante dans les corolles…
Nous suivrons, droits et purs, le destin ingénu,
La Grèce apparaîtra quand vous tiendrez un livre,
Et quand je porterai, dans le soir bon à vivre,
Une amphore d'albâtre au creux de mon bras nu.
Comme en une vallée, un magnifique chêne,
Je vous veux, à la fois, paisible, audacieux…
Ah ! vous serez si beau, quand, dans l'onde sereine,
Vous ferez avec l'aigle une ombre sur les cieux !… »

La bonne joie

Souvent, je m'attendris, vraiment, jusqu'à pleurer
En m'imaginant nue et dans sa stricte vie,
Votre chair jeune et douce et j'éprouve l'envie,
Les sens calmes et purs, d'aller la respirer.
C'est puissant, c'est divin, c'est neuf… Je m'extasie…
Quoi ! vous avez un cœur dans votre cher côté,
Un cœur de tiède sang, de force et de santé,
Un cœur qui bat, profond, à la place choisie ?
J'adore votre forme exacte et son contour,
L'éclat matériel de votre belle lèvre,
Votre vigueur qui monte et vous fait de la fièvre
Et précipite en vous le besoin de l'amour.
Combien c'est net et bon, combien cela m'enchante !…
Je pense à votre faim, à votre beau sommeil,
Je me dis : « Il est plein de sève et de soleil,
Et la joie est sur lui comme l'eau sur la plante. »

Vous avez, mon amour, la poignante douceur
De l'animal qui boit, qui marche et qui désire,
Et, même, sans vos pleurs, vos rêves, votre rire,
Vous avez, par le sang, une haute splendeur.
Je vous loue, éblouie et grave, car vous Êtes…
J'écoute votre pas, j'entends votre soupir…
« Ah ! comme il est vivant ! » me dis-je… « Il doit mourir… »
Mon adoration fond en larmes secrètes…
Et c'est un plaisir sain, vrai, robuste, émouvant,
Je n'y mets pas d'ardeur cachée et sensuelle,
Et je ris tendrement lorsque je me rappelle
Vos cheveux, une fois, emmêlés par le vent…

Paroles du bien-aimé

Aimons la vie, enfant, malgré tout et toujours,
Faisons que l'eau soit pure en reflétant nos âmes,
Et pense que la terre, en ses heureux contours,
Est belle de la grâce éternelle des femmes.
Aime la vie, enfant, la vie aux bras nerveux,
Aime le blé donné par les bonnes déesses,
Et la santé qui fait l'éclat de tes cheveux,
Et les larmes qui font plus tendres tes caresses.
Aime la vie, enfant, puisque tu dois mourir,
Vénère dans les fleurs le travail de l'abeille,
Et louange les fruits en allant les cueillir
Avec ta soif rieuse et ta blanche corbeille.
Aime les animaux qui sont aimés des dieux,
Nul homme n'a comme eux l'attachement fidèle,
Et sache voir qu'ils ont, dans l'ombre de leurs yeux,
Comme nous, un rayon de la vie éternelle.

Aime l'amour perpétué par le soleil,
Par les hautes moissons, par les larges vendanges,
Et ne fais pas de lui, dans un trouble sommeil,
Le dieu du rire amer et des vouloirs étranges.
Dis-toi qu'il est debout sur le vaste univers,
Qu'il doit être loué par les eaux abondantes,
Que de son souffle vif naissent les arbres verts,
La fleur chaude du sang et les roses ardentes.
Il promet à ton flanc le poids lourd et sacré,
En même temps qu'il jette à l'automne l'ivresse,
Il est la bonne route, il est le jeune pré,
Et le ciel du matin azuré d'allégresse.

Des âmes et des soirs il est l'embrasement,
La saveur de l'air bon que, sans fin, tu consommes.
Il unit tous les yeux et tout le firmament,
Il fait chanter les dieux dans les lyres des hommes.
Dis-toi qu'il n'est cruel que pour les cœurs méchants,
Qu'il ne peut être impur que dans une âme impure,
Il est la sève d'or des êtres et des champs,
Il est le pain offert à toute la nature…

Prends et goûte l'amour avec des doigts parfaits,
Un regard de respect, une nudité fière,
Avant, trempe ton corps dans les eaux des forêts,
Après, étreins la terre et dors dans la lumière…

Hymne au bien-aimé

Ôjeune corps de joie où la splendeur circule,
Je te glorifierai dans la vague du blé,
Dans les grands horizons, lorsque le crépuscule
Ouvre une route bleue au silence étoilé.
Ô jeune fleur de vie, ô chair pure et sacrée,
Ô corps du bien-aimé, je te louerai le jour,
Lorsque la terre boit la lumière dorée,
Quand le soleil est beau comme un rire d'amour.
Je te retrouverai dans les vignes ardentes,
Dans la mûre si lourde aux doigts de la chaleur,
Dans le parfum du foin et des roses brûlantes.
Et dans le tiède sol et dans les fruits en fleur.
Je te désirerai dans les plantes de l'ombre,

Je te savourerai dans le pain du matin,
Je boirai ta douceur au cœur de la nuit sombre,
Et, dans le fleuve beau, je verrai ton destin.

Je baiserai le chêne où tes dieux te saluent,
L'herbe de la vallée où tu dors en riant,
Le lin, l'outil, le blé que tes mains distribuent,
Belle, je chanterai pour toi vers l'Orient.
Je te respirerai dans les vents de l'automne,
Dans les vents où tournoient les fous insectes d'or,
Ivres, dans le verger qui s'effeuille et rayonne,
D'avoir goûté les fruits et pressenti la mort.
Ô bien-aimé, fraîcheur, parfum de la colline,
Ô clarté de mes yeux, ô rythme de mon cœur,
Je mouillerai ta chair d'une larme divine
Et je m'effeuillerai sur toi comme une fleur.
Je t'apprendrai les mots dont s'alimente l'onde,
Dont s'avive l'azur, dont se dore l'été,
Pour toi, je lèverai mes deux bras sur le monde
Et mes gestes, pour toi, feront de la beauté.
La source des forêts dira notre jeunesse,
Et ma lèvre, sans fin, dans la tienne mourra,
La lune règnera, haute, sur notre ivresse
Et l'urne de ma vie à tes pieds coulera…

Qui vous dira ?

Le printemps te dira de sa chanson nombreuse,
Faite du vif cristal de l'aurore et des eaux,

Et du gémissement de la forêt peureuse
Qu'habitent les sylvains, le vent et les oiseaux,
Le printemps te dira de sa voix de poème
Que je te trouve doux de toute sa douceur,
Que, simplement, mon cœur, mon simple cœur qui t'aime,
Cher, je te l'ai donné comme on donne son cœur.
Mais quelle nuit s'ouvrant comme une arche profonde,
Quelle noble vallée à l'air silencieux,
Quel chêne austère et pur levé droit sur le monde,
Vous dira que je tremble en regardant vos yeux ?…
Mais quel lis, quel sillon où l'âme se délecte
De goûter la sagesse et la simplicité,
Quel couchant, de sa sobre et divine beauté,
Bien-aimé, vous dira combien je vous respecte ?…

Pressentiment

Le soleil est plein de feuilles et d'ombre,
Les lis sont mourants,
Et pour voyager, nuages errants,
Vous êtes sans nombre.
Je sens répandu sur le firmament
Un poignant silence…
Prends garde, ô mon cœur, dans cette heure intense,
À ton battement…
Que se passe-t-il qui me rend si lasse
De tout l'air d'été ?…
Que se passe-t-il dans cette clarté,
Qu'un souffle déplace ?…

Ma vie est mouvante et l'arbre est mouvant,
Leur ardeur succombe…
Et d'elle et de lui quelque chose tombe
Dans le même vent…

Mon âme s'affaisse et la terre est chaude,
Ô lourde douceur !…
Tout autour de toi, prends garde, mon cœur,
Quelque chose rôde…
Quelque chose a l'air de fuir de mes mains,
Ma robe frissonne…
Tout se tait… Pourtant, quelque chose sonne
Dans les lendemains…

Tout parle de départ

Tout parle de départ, le vent du sud qui passe,
Les tilleuls effeuillés,
Et le grand fleuve ouvrant, aux confins de l'espace,
Ses yeux ensoleillés.
Tout parle de départ, le souffle des eaux bleues,
Le pont profond et noir,
Une barque qui vient de faire tant de lieues
Dans la lune et le soir.
Tout parle de départ, le silence à ma porte,
Et mon âme tout bas,
Et, surtout, cet émoi plus vif qui me transporte
Au-devant de son pas.
Tout parle de départ, mes pleurs dans mes mains nues,

L’horloge, le destin,
Et le vol véhément et si changeant des nues
Sur le ciel du matin.

Tout parle de départ, la lampe qui se voile
Et dont meurt le regard
Sur mon cœur et mon livre, en un reflet d’étoile…
Tout parle de départ…

Ah ! vous avez rêvé

Ah ! vous avez rêvé, petite amante heureuse…
Petite amante triste, il faut vous réveiller…
Vous donniez à l’aimé votre ardeur amoureuse…
Il ne vous parla pas… Vous avez sommeillé…
Vous avez cru goûter sa présence divine
Parce que vous goûtiez l’éclat du firmament,
Et vous avez, hélas ! porté dans la poitrine
Un cœur dont il n’a pas compté le battement.
Faut-il que l’on vous plaigne ou que l’on vous envie,
Vous qui teniez aux doigts cet irréel miroir
Où ne se montre, enfant, que l’ombre de la vie,
Où passe, tout voilé, le mensonge du soir ?…
Eh ! bien, on vous louera, vous qui fûtes crédule,
Qui portiez la chimère en riant dans vos bras,
Vous qui baissiez les yeux au fond du crépuscule
Tant vous sentiez certain l’amour qui ne fut pas.

N’en sont-ils pas moins vrais les pleurs que vous versâtes
Parce que votre aimé se tut, insoucieux ?…

Et faudrait-il nier l'odeur des aromates
Quand ils sont répandus sur les pieds des faux dieux ?…
Ah ! vous avez rêvé… Mais vous en êtes telle
Que la beauté s'arrête en vous voyant venir,
Et vous avez, enfant, de votre heure mortelle
Fait l'instant éternel qui ne doit pas mourir.
De la vie infidèle il vous reste les charmes
D'avoir joint vos doigts blancs et d'avoir espéré…
Et n'est-ce pas assez que d'avoir eu des larmes
Et des yeux aussi beaux, enfant, pour les pleurer ?…

Jamais il ne m'a dit

Jamais il ne m'a dit : « Je suis ton bien-aimé,
Je suis ton cœur, ta joie éclose,
Penchons-nous l'un vers l'autre, en un souffle embaumé
Moi le silence, toi la rose… »
Jamais il n'est venu sur ma porte s'asseoir,
Si beau d'avoir vu la vallée…
Et d'avoir regardé flotter l'ombre du soir
Et ma chevelure étoilée.
Jamais il ne m'a dit : « Je suis ton bien-aimé,
Ton heure entre toutes choisie,
Mon âme est près de toi comme un livre fermé
Où bourdonne la poésie. »
Je ne dois plus le voir et, pourtant, ô douleur,
Je lui suis à jamais fidèle,
Je l'attends… et, pourtant, il est mort pour mon cœur
Comme pour l'hiver l'hirondelle.

Entre nous a passé l'inexorable adieu,
Un temps sans heures, sans limite…
Je ne sais même pas, pour le montrer à Dieu,
Quel est le pays qu'il habite.
Jamais il ne m'a dit : « Ô ma grâce, ô ma sœur,
Toi qui connais le meilleur charme,
Toi qui dois me quitter, garde-moi la douceur
D'une pensée et d'une larme… »
Jamais il ne m'a dit : « Je suis ton bien aimé… »
Et pourtant, et pourtant, il est mon bien-aimé !…

Musique dans le parc

Triomphant du concert, jusque-là, resté sourd,
Les violons tremblaient de divine colère,
Et mon rêve était triste et mon rêve était lourd
De tout l'amour qui passe en criant sur la terre.
Ô nuit terrible et tendre où les chênes mouvants,
La longue robe bleue et molle des fontaines,
La face de l'étoile et le soupir des vents
Étaient toute ma joie et ma douleur humaines !…
Je me plaignais tout bas d'avoir les yeux si doux,
Et les cheveux pâmés sur ma tempe mouillée
D'avoir un si grand poids d'amour sur les genoux,
Et l'âme éparse, en mille fleurs, tout effeuillée…
La musique, parfois, étincelait d'ardeur,
Parfois, elle semblait par l'océan suivie,
Elle était le torrent, l'oiseau, l'arbre, le cœur,
Elle versait au soir tous les sons de la vie.

Et je vous appelais dans un courroux plus fort
Que toute la forêt qui ployait sur ma tête.
Et je vous appelais en donnant à la mort
Mon désespoir d'amante et mon sang de poète !...
Je te l'ai demandé, musique au masque noir,
Qui déchirais mon cœur sous ton archet lyrique,
Toi qui me révélais, dans l'angoisse et le soir,
Un amour plus poignant que ta voix, ô musique !...
Je vous l'ai demandé, violons extasiés,
Vous qui peupliez la nuit d'une harmonie immense,
Et telle, violons, que quand vous vous taisiez,
Tout pénétré de vous, gémissait le silence.
« Donnez-le moi, disais-je, ô souverain moment,
Ô sombre, ô violent, ô grave paysage !...
Qu'il soit tragique et beau, qu'il soit comme l'amant
Qui souffre, qui sourit et penche son visage...
Donnez-le moi, douleur... vastes cieux agités
Par le vent, la musique et l'appel de mon âme...
Que vainement, hélas ! ne soient pas sanglotés
La plainte des hautbois et le cœur d'une femme !...

Ah ! je peux, cette fois, vivre un mensonge ardent
Dans cette ombre en tumulte et l'ampleur de l'espace...
Nuit, accorde-le moi... nuit propice... pendant
Qu'une rose s'effeuille et qu'une valse passe...
Je le veux, car, jamais, je ne peux l'avoir mieux,
Car cette heure est profonde et le parc solitaire,
Car, jamais, je n'aurai ces deux larmes aux yeux
Et tant de passion ne remuera la terre... »
Je l'eus... Les violons s'épuisaient de douceur...
Il s'approcha paré de la splendeur du monde :

« Ô fantôme chéri, tu fus vrai pour mon cœur
Dans le chant du feuillage et l'unique seconde… »
Encor plus véhément et plus prodigieux,
Le concert éclatait de force exaspérée…
Et, soudain, dans un choc superbe et furieux,
La musique brisa sa grande voix sacrée.
Sous le charme éprouvé, longtemps, je demeurai…
L'âme des violons fuyait dans l'eau lointaine…
Dans l'odeur du silence et de l'air je pleurai…
Et, même, encor, ce m'est une ivresse certaine

Que de me rappeler ces irréels instants
Où mon amour vécut, dans l'illusion brève,
Ce qu'il faut de bonheur pathétique et de rêve
Pour emplir une nuit d'orage et de printemps…

Vous m'oublierez

Le ciel n'est pas toujours également voilé…
Vous m'oublierez dans le décor renouvelé,
Quand l'hiver changera l'aspect de votre porte
Et dès que la senteur des tilleuls sera morte.
Vous m'oublierez à propos de tout et de rien,
À travers un voyage ou dans un entretien,
Pour un livre nouveau qui troublera votre âme,
À cause d'un chemin où rira quelque femme.
Vous m'oublierez un soir prochain, tout simplement,
Car ce sera si beau de voir le firmament…
Les bois respireront dans une couleur neuve…

Il sera tant passé d'eau bleue au cœur du fleuve…
Vous m'oublierez dans la marche de chaque jour,
Par la force du sang et l'ardeur de l'amour,
Soit que vous vous jetiez dans le travail sans trêve,
Soit que vous accueilliez le visage du rêve…

Vous m'oublierez, car il le faut, car c'est le sort,
Et car le souvenir est comme un son de cor
Qui peut, d'abord, emplir une nuit étoilée,
Mais qui n'en meurt pas moins au fond de la vallée…
Vous m'oublierez afin qu'il soit donné raison
À tout ce qui varie avec chaque saison,
À l'arbre qui s'effeuille, à la fleur qui croît vite
Et parce que le ciel, lui-même, a sa limite…
Vous m'oublierez, hélas ! car il est d'autres soirs,
D'autres buts, d'autres pleurs et bien d'autres espoirs,
Surtout par la raison simple, triste, infinie
Que l'on ne peut se souvenir toute la vie…

La douceur suprême

Tout m'est de la douleur à travers ma douleur,
La splendeur de l'espace,
Et le rythme plus large et plus grand de mon cœur
Quand la musique passe.
Tout fait ombre à mon âme, et le soir m'est amer
Et longue l'heure brève,
Et poignant le désir qui m'apporte la mer
Et le vent de la grève.

Oh ! triste, triste cœur, il n'est pour toi plus rien,
Ni mieux, ni plus, ni pire,
Tu fus maudit d'avoir convoité pour tout bien
La beauté d'un sourire.
Il n'est pour toi plus rien… Ah ! mon cœur, c'est trop peu…
Et pour ce, pleure, pleure…
Ou, plutôt, las et fier, sous le ciel dur et bleu,
Écoute sonner l'heure.

Ta détresse est si grande et ton chagrin si fort
Qu'au sort je t'abandonne,
Attends austèrement le vouloir de la mort
Et la saison d'automne.
Attends… Il te viendra, pourtant, cette douceur
Que rien ne peut te prendre,
La douceur, cœur souffrant, de n'être plus un cœur
Et de ne plus t'entendre…

Dédié à ses yeux

Comme les yeux de ceux que nous aimons sont beaux !…
Nous les voyons bien mieux, encore, dans l'absence,
Ils s'entr'ouvrent, si doux, au milieu du silence,
Ils semblent contenir plus de ciel que les eaux…
Comme les yeux de ceux que nous aimons sont beaux !…
Parfois, nous les voyons chargés de longue peine,
Nous voudrions les baiser au milieu de leurs pleurs.
Nous voudrions savourer le goût de leurs douleurs,
Qu'ils sont vrais de porter tant de tristesse humaine !…

Nous voudrions les baiser au milieu de leurs pleurs…
Et si l'on ne doit pas les revoir sur la terre,
Ces beaux grands yeux vivants, pour souffrir en repos,
On aime mieux, alors, les imaginer clos,
Fermés sur de la mort, fermés sur du mystère…
Comme les yeux de ceux que nous aimons sont beaux !…

Le pauvre cœur

La vendange passait en portant des corbeilles,
La lumière ronflait à l'entour des fruitiers,
Un arbre était tout blond de soleil et d'abeilles
Et l'églogue aux pieds d'or marchait dans les sentiers.
Mais j'ai fermé les yeux pour me conserver sage,
J'ai dit au beau matin de ne pas me toucher,
Du vent épars pouvait naître le cher visage
Qui fut mon mal sublime et mon divin péché.
J'ai supplié la vie, ardemment, et si lasse…
« Ne sois plus tendre, ô vie… Assombris ta clarté…
Ne sois plus le tilleul tombé sur la terrasse,
Ne sois plus la fleur pourpre et l'averse d'été.
Ne sois plus le joyeux et naïf paysage,
Tout en lignes d'azur, tout en flocons légers,
Oh ! ne sois plus le saule épars sur le rivage,
L'automne mûrissant à l'odeur des vergers.

Vois comme j'ai souffert parce que tu fus belle,
Vois comme j'ai gémi d'avoir goûté ton jour,
Car il s'écoule, ô vie ineffable et cruelle,

De tes blancs doigts ouverts, le douloureux amour.
Mets dans mon foyer gris la face du silence,
Guéris-moi de la lune et du trop prompt espoir,
Que la robe de l'ombre à mon seuil se balance,
Que ma lampe s'allume avec la paix du soir.
De la vertu, de la mesure, vie, ô vie,
Que mon cœur soit encor, mais qu'il n'en souffre plus,
Je ne peux pas toujours être triste, asservie
Ainsi qu'un flot captif dans la loi du reflux.
Ma bonne volonté je te la donne toute,
Je fuirai le désir, le cri vif du matin,
Et je n'irai jamais regarder sur la route
Ce que promet d'amour un nuage lointain.
Pour ne plus sangloter tant de mon âme amère,
Je veux te consentir tous les renoncements,
Je serai sans colliers, sans chansons, sans chimère,
Et mon cœur sera seul avec ses battements.

Fais-moi bien grave, ô vie, et que jamais l'ivresse
D'un luth ou d'une fleur ne vienne m'exalter,
Que je sache semer aux sillons de sagesse,
Que je sache glaner aux champs de vérité… »
Lente, j'ai regagné pensivement ma chambre,
Aux dieux j'ai demandé d'être sans souvenir…
Dans l'air bleu s'effeuillait le rayon de septembre,
Et c'était triste et doux ainsi que pour mourir.
Et, soudain, j'aurais tant voulu mourir dans l'heure,
Car je haïssais plus encor que mon chagrin,
L'oubli que je cherchais et le devoir serein,
Et la vertu paisible et ma calme demeure.
J'étais là, sans savoir… Rien ne m'assistait plus…

Le bien, le mal étaient chargés du même leurre,
Et, voyant des Destins les yeux irrésolus,
Alors, mon cœur humain, mon cœur vrai, m'a dit : « Pleure !… »

Pleurs

Oh ! pauvre femme en pleurs, ne les crois pas perdus
Ces pleurs que ne voit pas l'homme qui te les coûte,
Ne berce pas, pourtant, tes rêves éperdus
Du mensonge que Dieu, dans l'ombre, les écoute.
Quand ils s'échapperont de ton cœur entr'ouvert,
Nul astre n'en boira la douleur souveraine,
Ils n'ajouteront pas d'amertume à la mer
Ces tristes pleurs humains chargés de peine humaine.
Mais soit qu'ils aient coulé devant le ciel tremblant,
Quand la lune, au zénith, se meurt de solitude,
Mais soit qu'ils aient coulé dans ton oreiller blanc,
Sur tes doigts en prière ou ton livre d'étude,
Ils ont, autour de toi, fait le décor sacré,
Tu goûtas la beauté dans d'invisibles roses,
Ton regard que mouilla l'orgueil de les pleurer
Se reposa plus long, plus profond sur les choses.

Tu n'as que ce seul bien : ces pleurs chauds et nombreux,
Mais que ce bien est grand !… Quel sage ne l'envie ?…
C'est tant avoir un cœur que l'avoir malheureux,
Souffrir d'amour c'est s'appuyer tant à la vie !…
Non, ne les crois pas vains, ces pleurs silencieux,
Dans le secret des nuits, pleinement, vis leur drame,

Ah ! répands-les, ne leur devrais-tu, pauvre femme,
Que le geste émouvant de te voiler les yeux !

À propos de la tristesse

Il vaudrait mieux, certainement, souffrir sans cesse,
N'avoir pas ces répits et cet apaisement,
Il semble que l'on paie, ensuite, doublement
La trahison d'avoir oublié sa tristesse.
Tout à coup, elle arrive… On ne sait pas pourquoi,
Par nul rêve ou nul chant on ne l'a réveillée,
Elle fait un bruit long et menu de feuillée,
Et donne au soir le goût et l'aspect gris du froid.
On se reprend un peu, on s'agite, on résiste,
On ouvre un livre, on rit, par défi, par dédain ;
Mais peut-on, ah ! peut-on échapper au soudain,
Au quelque chose obscur qui veut que l'on soit triste ?…
C'est en vain qu'on veut fuir ; il faut rester, s'asseoir,
Gémir de voir, crier d'aimer, s'accuser d'être,
Faire entrer plus de peine en ouvrant sa fenêtre,
Et boire, à plein chagrin, toute l'odeur du soir.

Il faut se rappeler notre pauvre heure enfuie,
Tout ce jadis qui fut vêtu de notre amour,
Il faut se rappeler telle étoile… tel jour
Où l'on pensa mourir en regardant la pluie.
Tout le minutieux des temps qui sont passés
Revient avec cette tristesse indéfinie…
Il faut se rappeler tel lit, telle insomnie

Où l'on pleurait, hélas ! sur tous les pleurs versés.
Il faut se rappeler le beau désir funeste
Qu'on eut pour l'être cher qu'on ne doit plus revoir,
Vivre aussi le présent alors que, dans le soir,
Le geste d'être las est tout ce qui nous reste.
Il faut vider son âme au travers de sa main,
La sentir toute tiède et toute goutte à goutte,
Il faut tout ressasser, l'ardeur, les cris, le doute,
Tout ce qui nous a fait si lâche et plus humain…
Ô soudaine douleur, douleur pourtant connue,
Qui, tout à coup, la nuit, vous posez sur mon cœur,
Vous êtes, chaque fois, plus terrible, ô douleur,
D'être déjà venue…

Souvenir

La fin du bel été rayonne,
Tes yeux vont se remplir d'automne,
Ton cœur va tomber dans le vent…
Tu vas souffrir !… Vis donc plus vite,
La saison intense t'invite
Au long recueillement fervent.
Rappelle-toi toute heure brève,
Tout le bleu fugitif du rêve…
Ce qui reste est ce qui fut court…
Rappelle-toi toute heure enfuie,
Un grand silence, un peu de pluie,
Un rien, une larme, l'amour…

Rappelle-toi telle seconde
Imprécise et, pour ce, profonde…

Tiens, en passant, un souvenir :
La lune ornait le paysage,
Le vent soufflait sur son visage,
Et Lui te regardait venir…

Le souvenir

Oui, l'heure, quelquefois, devient douce et plaisante,
Quand l'ombre fait l'ombre du bien-aimé présente,
Et tellement vivante en soi qu'on en crierait…
Le passé, largement, ouvre son cœur secret,
Il semble que les vents de jadis vous effleurent,
Tout le décor ancien est sous les yeux qui pleurent,
Un vieil écho s'éveille… et c'est le même pas…
Et le rêve s'affaisse et sent bon dans les bras
Comme un bouquet des bois, comme un bouquet humide.
Et le mensonge aux doigts de l'instant se dévide…
Oh ! le cruel bonheur !… qu'on le paie et soudain !…
Une voix a passé dans le fond du jardin,
C'est une porte ouverte, une horloge qui sonne,
Et l'âme, tout à coup, dans le réel frissonne,
Et voit que ce moment qu'elle croyait si beau

Est plus vain que du ciel reflété dans de l'eau,
Plus fugitif qu'un vol dans l'ampleur de l'espace,
Et l'âme, en désespoir, encore, se surpasse,

Et trouve qu'après tout ce qu'elle eut à souffrir,
Le pire est d'être heureuse un peu par souvenir…

Je souffre

Je voudrais, une fois, prendre vos mains, un soir,
Mon geste serait calme et plein de désespoir,
Je vous dirais : « Je souffre… » et, cette simple phrase
Répandrait à vos pieds ma douleur comme un vase…
Il me semblerait vain de vous parler encor,
Ces seuls mots contiendraient, comme un suprême accord,
Tout ce que mon chagrin a de notes profondes…
« Je souffre… » et ce seraient d'émouvantes secondes…
Ah ! trop cruel aimé vous comprendriez, soudain,
Que mon cœur fut pour vous un sol de chaud jardin,
Que mon cœur fut pour vous la diverse fontaine
Que son bruit, à la fois, fait proche et si lointaine…
Vous comprendriez, soudain, que mon cœur a brûlé
Avec une ferveur de noir ciel étoilé,
Sur vous, autour de vous… qu'il fut, intense et sobre,
Votre thym de septembre et votre miel d'octobre.

Vous comprendriez, soudain, que mon cœur fut pour vous
L'arbre haut, le flot long, le vent vif, le fruit doux,
Qu'il fut la pluie avec ses belles larmes vertes
Et la forêt avec ses cent portes ouvertes.
Qu'il surpassa, ce cœur, dans l'instant sans pareil,
L'éclat de Salomon et l'éclat du soleil,
Et qu'il fut tout semblable, en sa mortelle gloire,

Au héros qu'ont touché le sang et la victoire.
Ah ! vous sauriez, soudain, quels fardeaux j'ai liés,
Quels bois j'ai parcourus et quels dieux j'ai priés,
Dans quelle éternité j'ai mis l'heure incertaine,
Et de quel son nouveau j'ai prolongé la peine…
Vous sauriez, tout à coup, quels rêves j'ai menés,
Quels grands rêves captifs, gémissants, enchaînés,
Partout où vous passiez indifférent et sombre,
Partout où le soleil était beau de votre ombre.
Vous sauriez, tout à coup, tout ce que j'ai gémi,
Le soir, l'éternel soir où je n'ai pas dormi,
Où lasse, sans appui, sans orgueil, solitaire,
J'ai regardé la mort et sa robe de terre…

Ah ! ces mots pénétrants, ces tristes mots sacrés,
Ces mots pleins de profonde et grave violence,
Ces simples, ces vrais mots, par mes lèvres pleurés,
Vous diraient tout, suivis, après, par le silence…

Le suprême amour

Dans mon amour pour vous mon âme s'absorba,
Par lui j'ai pressenti tous les malheurs du monde,
Lorsque j'étais en proie à ma peine profonde
J'étais comme un naufrage ou comme un grand combat.
Oh ! cet amour poignant ainsi qu'un sol de guerre,
Cet amour émouvant comme le choc amer
Du départ, de l'adieu, du vent et de la mer,
Cet amour plein de Dieu comme un cri du tonnerre !…

Cet amour où vivait, à la fois, tout l'amour,
Qui m'a superbement d'anneaux d'or enchaînée,
Qui, grave, m'a montré l'arche des destinées
Et m'a plus que ma mère encore offerte au jour !...
Oh ! cet amour vibrant comme un soir d'harmonie,
Beau comme la douleur qui regarde les eaux,
Oh ! cet amour compris des sauvages oiseaux,
Chancelant à son poids ainsi que le génie !...

Pour se vêtir de ciel il était grand et nu,
L'héroïsme chantait au fond de sa poitrine,
Son cœur entretenait à sa lèvre divine
Un cri comme le soir n'en avait pas connu.
Il était véhément comme une tragédie,
Où, dans un mouvement de terrible beauté,
Passent la mort, le temps et la fatalité...
Il était rouge et noir ainsi qu'un incendie...
Il fut sublime, il fut parfait, il fut humain,
Il m'a contrainte, il m'a fait mal, il m'a blessée,
Mon âme, cet amour l'a toute renversée
Comme une urne d'eau claire au travers de sa main.
Comment vous oublier, vous qui me fîtes triste
Comme un fleuve éperdu d'être lui pour toujours ?...
Jamais la feuille à l'air, jamais l'onde à son cours,
Jamais la terre au blé ne dit : « Je vous résiste... »
Triomphez donc en moi d'un vouloir obstiné,
À mon cœur, plus que Dieu, vous vous fîtes connaître,
Et soyez à jamais reconnu pour mon maître
Puisque, par ma douleur, je vous ai tout donné.

J’ai pâli, j’ai souffert et dans quelles alarmes !…
Je vous priais d’avoir pitié de mon front blanc,
Et de mon cou ployé, délicat et tremblant
Et de mes longs cheveux dénoués dans mes larmes.
J’ai trempé mon orgueil et mon courroux de pleurs,
Et ma bouche, en des nuits que je ne peux décrire,
À travers ses sanglots a perdu son sourire,
N’a plus su, désormais, que le goût des douleurs.
Les rides ne mettront pas encore leur trace
Sur ma trop jeune tempe et sur ma joue en fleur,
Elles viendront plus tard… mais je sais, ô douceur,
Que, déjà, vos chers doigts en ont marqué la place…

Je vous accuserai

Je vous accuserai, vous que j’ai tant chéri,
Je vous accuserai devant l’arbre fleuri,
Et le ciel agité dans ses nocturnes voiles,
Quand l’Infini s’écroule au milieu des étoiles…
Je vous accuserai, mon cruel bien-aimé,
Quand j’ouvre une urne close où l’ambre est enfermé,
Quand je tiens un raisin et que le jour le frappe
Dans les trente grains noirs ou jaunes de sa grappe.
Je vous accuserai, je vous accuserai,
Je ne vous dirai rien : pourtant, je vous crierai,
Avec tout mon silence et toute ma tristesse :
« Qu’avez-vous fait, méchant, de ma belle jeunesse ? »
Avant, j’aimais la vie en joignant mes deux mains,
La pente de soleil et d’ombre des chemins,

L'inépuisable azur, fleuve du paysage,
Et l'odeur de l'année offerte à mon visage.

Avant, j'aimais passer à côté des saisons,
J'aimais noyer mon âme au fond des horizons,
Et je me louangeais car j'étais, chaude et fine,
Aux pieds d'or de la France, une rose latine.
Hélas ! tout est fini de ce charme éprouvé,
Tout m'oppresse, m'est lourd : être, apprendre, rêver,
Mon plus grand mal me vient de regarder la lune
Et le bonheur, hélas ! est ma pire infortune.
Avant, j'aimais le miel haut fleuri du côteau,
La maison de cristal et de perles de l'eau,
J'aimais l'œillet divers dans le même parterre
Et la bêche plantée au bord chaud de la terre.
Je vous accuserai, car vous m'avez tout pris,
Mes longs sainfoins couchés, mes beaux tilleuls soumis,
Ma gaieté ressemblant, tout odeur, tout épines,
Aux petits sentiers clairs hérissés d'aubépines.
Je vous accuserai, car tout m'est importun,
Et car j'ai laissé choir le vase du parfum,
Et car j'entends, au fond de ma saison pâlie,
Le goutte à goutte lent de la mélancolie…

Je vous accuserai devant mon pain, mon vin,
Car vous n'en êtes pas le goût sûr et divin,
Et devant ma journée inutile et perdue,
Car vous n'en êtes pas la soirée attendue…
Mon secret, le voilà… Si plus rien ne m'est doux
C'est que tout, sous mon ciel, tout est vide de vous…
Je vous accuserai d'être moi, d'être femme,

Je vous accuserai d'être vous, ma chère âme…
Oh ! les longs soirs encor où je vous donnerai,
Malgré tant de courroux, tant de lâche tendresse,
Oh ! les longs soirs amers d'ardeur et de détresse,
Où, vous tendant les bras, je vous accuserai !…

Détresse

Tu l'as aimé, voulu, pleuré
Dans un sanglot exaspéré,
Dans un déchirement sacré.
Tu l'as supplié, pauvre femme,
Le cœur en sang, le cœur en flamme,
Les doigts pleins de l'eau de ton âme.
Tu perdis tous tes bons instants,
L'unique et rapide printemps,
Ton cœur passait comme le temps…
Tu t'usais sans fin dans ton être,
À force d'ouvrir la fenêtre,
De murmurer le mot : peut-être !…
Oh ! tes pleurs versés chaque jour,
Tes pleurs d'un poids si lourd, si lourd,
Tes pleurs salés par tant d'amour !…

Et ce chagrin toujours t'effleure,
Et tu vis toujours pour ce leurre
Et ta beauté n'a plus qu'une heure.
Il s'est terni, ton front si clair,
Tu l'as fait sombre, morne, amer,

Plus ton bien-aimé te fut cher.
Et tes larmes, goutte par goutte,
Ton âme qui s'écoula toute,
Aux rides ont fait une route…
Tu vas vieillir, si jeune encor…
Moins belle avec le beau trésor
D'avoir souffert jusqu'à la mort…
Et lui, s'il te revoit si lasse,
N'ayant plus l'orgueil de ta grâce,
Lui, plein de vigueur et d'audace,
Ne se dira pas que tu l'as
Dans l'accablement de ton pas
Et dans la langueur de tes bras,

Et lui que tant de vie appelle,
L'âme insouciante et cruelle,
Te voyant moins gaie et moins belle,
Te reniera dans le passé,
Il passera le front baissé…
Et sera pour toujours passé…

Le mauvais soir

Parfois, oh ! parfois, c'est si lourd
De vivre avec ses pleurs d'amour,
Avec la vie,
Avec son austère devoir,
Et par le silence du soir
D'être suivie !…

La lampe n’a plus ses beaux yeux,
On doute de l’homme et des dieux
De ce qu’on aime,
L’on gémit à pleine rancœur
Et l’on en veut tant à son cœur
Qui bat quand même…
On ne peut pas se ressaisir
On goûte ce mauvais plaisir :

Se méconnaître…
Le geste tombe… Ah ! qu’il est las !…
Et le visage dans les bras
On pleure d’être…

La plus douloureuse

« Mon bien-aimé mourut, me dîtes-vous, un soir… »
Petite fiancée à jamais veuve et blanche,
Ce mot fit plus désert encore le dimanche
Comme planait la nuit sur votre balcon noir.
« Il est mort… » dîtes-vous… Votre ombre fut plus vague,
Et l’anneau de la lune, il sembla, s’amincit,
De même que le cercle étroit de votre bague…
« Il est mort… » Et je dis : « Le mien est mort aussi… »
« Il est mort… » dîtes-vous de votre voix lointaine ;
Le tilleul s’agita dans tous ses rameaux verts,
Le cœur de la pitié cria dans la fontaine,
Ce fut sur nous un bleu désespéré des airs…
Petite amie, hélas ! que vous étiez petite,

Et comme vous souffriez !… Vous dîtes : « Je l'aimais… »
Votre peine tombait comme une marguerite
De vos tendres doigts joints… Vous dîtes : « Plus jamais !… »

« Jamais plus !… » dîtes-vous… et vous restiez sans âme,
Vos beaux yeux contemplant l'invisible Sentier…
Mais votre teint, pourtant, reprit un peu de flamme :
« Il m'aimait, dîtes-vous… Il n'est pas mort entier…
« Près de moi je le sens… à peine, s'il est autre,
« Il effleure mon front, il marche dans mes pas…
« Et le vôtre ?… » — « Le mien est plus mort que le vôtre.
« Il rit, il chante, il vit… Mais il ne m'aime pas… » —

Lâcheté

Ah ! pouvoir, lâchement, montrer toute sa peine,
Pouvoir montrer sa misérable tare humaine,
Son péché, son malheur avec les bras ouverts,
Tout ce qui fait de l'ombre au fond des yeux amers…
Ah ! sangloter, un soir, contre une âme, à pleine âme,
Pouvoir dire : « Je suis si faible, je suis femme,
Je suis blessée et j'ai si mal voulu, parfois,
Et j'ai porté toute la faute dans mes doigts,
Et j'ai souffert avec les plus étranges fièvres,
Le défi dans les yeux et la détresse aux lèvres,
Je suis une si pauvre chair, un cœur si fou,
Comme un collier, j'ai la convoitise à mon cou,
J'ai de l'ardeur, du repentir, du plus pur rêve,

Et j'ai les mêmes flancs qui firent pleurer Ève…
Oui, pouvoir, quelque soir, toute se raconter,

Se laver à pleine eau dans son humilité,
Être plainte, bien plainte, en la pitié complète,
Comme une bête en sang, comme une pauvre bête !…
Montrer tout son amour si cruel et si beau,
Et la place en sueur où s'abat le fardeau,
Crier : « On m'a réduite, oppressée, enchaînée,
Sur moi, comme un ciel bas, pesa la destinée,
Et je me suis maudite, hélas ! tant j'ai souffert,
J'ai mérité le ciel, j'ai mérité l'enfer,
Mon âme de courroux, tant j'étais insensée,
En mille éclats, comme un miroir je l'ai cassée…
Je me suis détestée et j'eus tant de douleur
Que j'en ai déformé le contour de mon cœur.
Si vous saviez combien je suis lasse, abîmée,
Moi qui passais mon temps à n'être pas aimée,
Moi qui me savais belle et tendre et les yeux pleins
De tous les soirs, de tous les pleurs, de tous les biens,
Moi qui m'exaltais toute en une foi divine,
Et, puis, qui fus si lâche en toute ma poitrine,
Moi qui voulus le mieux, le pire, en mon esprit,
Moi qui vécus, la vie, à jamais, sans répit !…
L'amour m'a fait sentir sa force volontaire,
Sa main m'a remuée ainsi que de la terre,
Ah ! comme j'ai chéri l'homme que j'ai chéri,
Il fut mon eau courante et mon arbre fleuri,

Il fut hélas ! mon bien mal acquis, mon mensonge,
Mon beau remords, toute mon heure, tout mon songe,

Je l'aimais tant qu'il me semblait l'avoir volé… »
Oui, pouvoir, une fois, s'entendre consoler,
Oui, crier à pleins cris ses tourments, ses alarmes,
Être l'arbre qui meurt et qui se livre au vent…
Venez peupler le grand silence décevant,
Ô Dieu, soyez, soyez, rien que pour voir mes larmes !…

La grande lamentation

Je suis encore jeune et je m'en sens à peine,
J'eus trop de deuils, trop de regrets et trop de peine,
Et trop de servitude a fait mes bras tremblants ;
Je n'ose regarder si j'ai des cheveux blancs.
Mon cœur me fait si mal toutes les fois qu'il bouge,
J'ai la colère aux doigts comme une amphore rouge,
Et quand je la répands, en un geste insensé,
Elle est, autour de moi, comme du vin versé.
Les morts sont plus heureux, dans leur parc solitaire,
Avec leurs os en croix et leur morceau de terre,
Je porte, à chaque instant, mes deux mains à mon front,
Et j'allonge, parfois, mon corps las sur la pierre,
De même qu'un fagot de bois mort et de lierre…
Ma douleur est ainsi qu'un pauvre bûcheron…
C'est trop de tant souffrir depuis plus d'une année,
Le soir est, chaque fois, plus lourd que sa journée,
Je ne dors presque pas… et quand je dors, mon Dieu,
C'est pour aller toujours me perdre au même lieu,

Voir toute chose hostile, implacable et muette
Et l'homme que j'aimai qui détourne la tête.
Qu'ai-je donc fait hélas ! pour vivre des jours tels,
Et n'est-ce point assez que mes yeux soient mortels ?
Si, haut, elles étaient, par ma lèvre, exhalées,
Mes lamentations rempliraient les vallées,
Mon cœur se sent plus sombre et plus triste, en ses nuits,
Où règne, en tout leur air, toute leur ampleur brune,
La malédiction comme une pleine lune,
Que les bibliques cieux et les bibliques puits.
Pendant vingt mois, l'horloge, épiée à chaque heure
Ne me montra jamais une face meilleure,
C'est en vain, c'est en vain que j'attendrais demain,
Car ma vie est la même aux lignes de ma main,
Et j'en lis les destins comme une pythonisse.
Liée au bras, j'ai su l'horreur du sacrifice,
J'éprouvai l'autel froid et le glaive au seul coup
Qui brille, fait un cercle et rentre dans un cou…
Tous les tourments, toutes les douleurs de ce monde,
À la fois, ont clamé dans mon âme profonde,
Ma bouche a tout râlé, ma chair a tout souffert,
La guerre peut crier et crever des murailles,
J'eus tout son sang versé, j'eus toutes ses entailles,
Sa colère de cuivre et son frisson de fer.
Oui, j'eus tous les sanglots et toutes les misères,
Des grands malheurs humains j'ai su toutes les ères,

J'épuisai tous mes pleurs et toute ma sueur,
Parfois, mes yeux n'étaient qu'un reste de lueur…
Et tout cela — Seigneur, pardonnez à mon âme !… —
Car l'amour habita mes bras ouverts de femme,

Dénoua mes cheveux dans un vent inconnu,
Et se montra comme il se montre : triste et nu…
Cela, car je connus un seuil modeste et sage,
Parce que j'ai chéri le contour d'un visage,
L'âme silencieuse et tiède d'un regard,
Un homme simple, fier qui m'oublia, peut-être,
Mais que je vis, entre autres fois, grave et sans art,
Tout sérieux, me contempler de sa fenêtre !…

Mon âme, un peu de paix

Mon âme un peu de paix, mon âme un peu de calme,
Désirez la douceur, désirez la bonté,
Ayez le rythme lent et noble de la palme
Quand, dans le jardin chaud, souffle le vent d'été.
Vous pleurâtes, c'est bien… Vous pouvez mieux encore :
Améliorez vos pleurs… Semez dans votre champ…
Travaillez, le matin, d'avoir goûté l'aurore,
Reposez-vous, la nuit, d'avoir vu le couchant…
Combattez-vous, mon âme… Ayez l'ivresse grave
De vous sentir meilleure au soir de chaque jour,
Et cela, parce que, dans une ardeur suave,
Vous porterez en vous l'amour de votre amour.
Ayez le culte grand, secret de votre peine,
Mon âme abîmez-vous dans un silence pur,
Soyez l'auguste sol où l'on jette la graine,
Et l'onde recueillie où se verse l'azur.

Non, point de désespoir misérable et farouche,
De stérile regret, de dépit véhément,
Soyez, quand vous souffrez, la forêt qui se couche
Et répand son parfum dans ce beau mouvement.
Ah ! le meilleur de vous, pauvre âme, c'est vos larmes,
Eh bien ! jusqu'à l'extase, au fond des soirs passés,
Au bord des soirs présents, pleins de douloureux charmes,
Ma belle âme, aspirez l'odeur des pleurs versés…
Devenez sage, juste, afin que nulle offense
Ne soit faite par vous à votre amour si cher,
Vivez dans le devoir, l'orgueil et l'innocence,
Mon âme, méritez d'avoir autant souffert…

Malgré la distance

Jadis, mon vouloir ou le vôtre,
Nous faisait venir l'un et l'autre,
Tout à coup, aux mêmes endroits,
Notre âme accourait, éperdue,
Elle se sentait attendue.
Et c'était vrai toutes les fois.
Si cette intelligence existe,
Ah ! pourquoi serais-je si triste
De t'avoir quitté sans retour ?
Ne puis-je croire qu'à ta porte,
Un peu de vent toujours apporte
La bonne odeur de mon amour ?…
Qui me dit que, dans l'heure brève,
Nous n'avons pas le même rêve

Et le même frisson soudain,
Et que, malgré tant de distance,
Le même grave et beau silence
Ne tient ta main, ne tient ma main ?…

Qui me dit que lorsque je pleure,
Tu ne souffres à la même heure,
Que ma douleur n'est ta douleur ?…
Qu'alors, dans l'ombre pure et haute,
Ne viennent battre, côte à côte,
Mon pauvre cœur, ton pauvre cœur ?…
Quand la tendresse me transporte,
Quand je voudrais en être morte,
Quand je te tends, ivre, les bras,
Qui me dit qu'à cette seconde,
Avec l'ardeur la plus profonde,
Vers moi les tiens ne s'ouvrent pas ?
Les cœurs ont de bien grands mystères…
Les nôtres furent solitaires,
Mais leur son ne fut pas perdu…
Ah ! dans le silence suprême,
Qui, le premier, a dit : « Je t'aime ? »
Qui, le second, a répondu ?…

À propos du passé

Yeux veloutés du temps sur les choses passées,
Absence adoucissant les plus âpres pensées,
Austère et bonne odeur de tout ce qui n'est plus…

Ô décor de jadis, humble face des cendres,
Ô livres suggérant des tendresses si tendres,
Ô soleil, bel hiver, grave amour confondus !…
Heure qui remplaciez, si vaste, l'heure enfuie,
Ô printemps qui veniez dans une odeur de pluie,
Ô tilleuls, ô silence, arche immense du soir…
Pas écoutés, yeux entrevus, sanglots dans l'ombre,
Cœur divers, toujours neuf, toujours fier, cœur sans nombre,
Ô cœur qui vous ouvriez pour vous emplir d'espoir !…

Tout ce grand autrefois qu'il renferme de charmes,
On pleure de douceur sur les anciennes larmes,
Comme c'est bon, comme c'est vrai d'avoir souffert,
D'avoir mouillé son âme avec l'eau de son âme,
D'avoir mis de l'amour dans sa robe de femme,
De se sentir l'esprit bien pur et bien amer…
Cieux du temps de jadis dont je comptais les voiles.
Comme mes yeux sont beaux d'avoir cru vos étoiles !
Ô Fleuve, vous m'avez fait un cœur éternel…
Je compte mes trésors ; quel or, quelle richesse :
La gravité, le lent sourire, la sagesse,
La douleur qui contient, comme la mer, le ciel…
Yeux veloutés du temps sur les choses passées,
Absence adoucissant les plus âpres pensées,
Ô mirage infini qui vient de l'autrefois !…
D'avoir battu jadis, le cœur bat plus encore,
La moisson du passé dans le présent se dore…
Tous les accents pleurés sont restés dans la voix…

Oh ! l'homme bien-aimé de quel culte on l'entoure !…
On le contemple, on se le donne, on le savoure,

Il est, de tous les jours, le pain, les fruits et l'eau…
On l'exalte, on l'étreint, on le supplie, on l'aime,
On le pare à jamais d'une vertu suprême
Et l'on doute en riant que Dieu soit aussi beau !…

Oh ! tout ce grand amour

Oh ! tout ce grand amour dont mon âme est remplie,
En déploierai-je en vain l'étonnante splendeur,
Quel astre attestera ce que fut mon ardeur,
Et quel vent, à jamais, chantera ma folie ?
Puis-je penser que rien ne recueille mon cœur,
Qu'en vain, il offre à tout son empreinte profonde,
Qu'il aura palpité dans la forme du monde,
Sans laisser par l'espace un peu de sa douleur ?
Eh ! quoi, bientôt la mort, la seule mort, en somme,
Et pas un peu de moi qui reste dans le jour ?…
Oh ! de l'éternité pour les larmes de l'homme,
Oh ! de l'éternité par les larmes d'amour !…
Non, ne pas enfouir son cœur dans de la terre,
Laisser le témoignage infini qu'il vibra,
Penser que, pour toujours, dans l'ombre, il coulera,
Près d'une source, avec son sanglot solitaire…

Savoir qu'un soir pensif écouta notre adieu,
Qu'il le perpétua parmi du clair de lune,
Oh ! savoir que l'on eut tant et tant d'infortune
Pour tomber plus avant dans la pitié de Dieu !…

Que j'aime ouvrir mon cœur

Que j'aime ouvrir mon cœur par ces matins suaves
Où la montagne rit dans une neuve odeur,
Où je vois, droits et beaux, dans la rose lueur,
Les arbres écouter le long sanglot des gaves !…
Avec l'air des sommets je bois la vérité,
Mon âme est de cristal comme le paysage,
Et l'ancienne douleur qui pâlit mon visage
Se dore de sagesse et s'emplit de clarté.
Je fais l'exacte part des bonheurs et des peines,
À tel rêve je donne un plus précis contour,
Et, calme, en plein azur, j'isole mon amour
Des rancœurs, des ardeurs qui furent trop soudaines.

J'apaise les espoirs, les courroux insensés,
Je pèse, j'établis, je compte, je mesure,
Mon cœur devient lucide au souffle de l'eau pure…
Maintenant, seulement, je vous vis, jours passés !…

L'avenir

« Je ferai, désormais, mon devoir, grave et pure,
Par votre souvenir il me deviendra cher,
Mes doigts le suspendront autour de ma ceinture
Comme un bouquet amer.
J'aimerai le silence où le cœur se délivre,
Sur la tâche du soir je baisserai les yeux,
J'aimerai, comme vous, la sagesse et le livre

Et la lampe allumée avec l'âme des dieux.
Je chérirai par vous le bien et la justice,
Je ferai de ma vie un lac de vérité,
Où se reflètera, dans son blanc édifice,
La divine beauté.
Ah ! votre amour, en son plein soleil, m'a mûrie,
Je n'étais que de l'herbe et je suis la moisson,
Je suis, par vous, toute la femme en rêverie,
En larmes, en orgueil, en sourire, en frisson.

Je fuirai le plaisir aux robes trop vermeilles,
Il me faudra la paix, le rayon du matin,
La maison des vertus, l'amitié des abeilles,
Et le lis du jardin.
Déjà, je suis assise à la place choisie,
En souriant, déjà, j'accepte de mourir,
J'ai, sur mes claires mains, l'or de la poésie
Et, dans mon cœur fermé, l'azur du souvenir.
Voyez-moi : je suis belle en voulant être bonne,
J'ai la même douceur que l'ombre et l'oranger,
Je suis comme un long jour de silence et d'automne
Enclos dans un verger.
Mon esprit, sur la vie, ardent et vrai, se pose,
J'ai vu, j'ai réfléchi, j'ai compris les humains,
Et je vous dois encor cette métamorphose
Car, par vous, j'ai pleuré dans le creux de mes mains.
Vous m'avez faite forte, affligée, enivrée,
Mon âme a resplendi dans un plein désespoir,
Je suis, dans mon odeur profonde et tempérée,
Une rose du soir.

L'avenir m'offrira de si sublimes charmes…
Mon silence attendri dira que j'ai souffert,
Et, chargé de douleur, de pensée et de larmes,
Mon regard sera doux à force d'être amer.
Mon destin partira de cette heure éperdue
Où, tout bas, dans la nuit, je vous ai dit adieu,
Et je prierai pour vous, sûre d'être entendue
Et comprise par Dieu… »
Ainsi je vous parlais, tantôt, dans la lumière,
Le bel été mourant rayonnait dans mes mots,
De l'or voguait… J'avais les yeux purs, l'âme fière,
Et le vent m'exaltait comme un cri de héros !…

Prière

Sois-lui clémente, ô vie ; ô terre, sois-lui bonne,
Avenir, sois-lui grand comme un soleil d'automne,
Qui luit au plein de l'air ;
Qu'il ait le meilleur pain, qu'on lui rende justice,
Qu'il ait, à ses côtés, l'instant toujours propice,
Et, sur lui, le ciel clair.
Arbres, gardez-le moi comme, dans l'heure brève,
Je l'ai connu pour mon tourment, mon mal, mon rêve,
Pour mon sublime orgueil,
Qu'il ait toujours ce front qui cherche et qui médite,
Cette sagesse sobre et fière qui s'abrite
Dans la paix d'un beau seuil.
Livres qu'il a touchés, qu'il a lus, qu'il vénère,
Entourez-le toujours de la même atmosphère

De gloire, de labeur,
Dites-lui d'appuyer ses doigts contre sa tempe,
Dites-lui d'éclairer toujours la même lampe
Avec son même cœur.

Chemins qu'il parcourra, voyez : Je vous le donne…
Faites que votre sol, sous ses pieds chers, rayonne,
Soyez-lui sûrs, chemins…
Préparez-lui la rencontre belle, l'ivresse,
Oui, je veux consentir qu'il goûte la caresse
Si nobles sont les mains.
Oh ! je te le confie, à jamais, ô silence,
Toi qui sus mon ardeur, ma pauvre violence,
Mon indicible émoi,
Va vers lui, neuf et pur, lavé par tant de larmes,
Et donne-lui toutes tes roses, tous tes charmes
En souvenir de moi.
Ces mains jointes, ces pleurs, cette triste colère,
Ces regards, constamment, arrêtés sur la terre,
Ce cœur presque épuisé,
Tout ce malheur, ô ciel, pâmé dans mes prières,
Ondoyant dans mes pas, noyé dans mes paupières,
Sur ma bouche, écrasé,
Cet amour, à mes flancs, attachant son supplice,
Cette rouge blessure et ce noir sacrifice,
Cet holocauste humain,
Ne deviendront-ils pas si, grave, je l'exige,
La fortune, la joie, un lumineux prodige
Pour tout son lendemain ?…

Eh bien ! ce bonheur vaste, unique pour son âme,
Dans des cris obstinés, sans fin, je le réclame
À l'équitable Dieu,
Car sans compter, hélas ! l'amertume passée,
Je l'ai payé d'un coup, dans une nuit glacée
En lui disant adieu !...

Le triomphe de l'amour

L'apaisement se fait quand l'absence est complète,
Lorsque le geste est las d'attendre, d'espérer,
Quand l'esprit a fini sa véhémente enquête
Sur tous les vieux motifs de croire ou de pleurer.
Ah ! le silence, enfin, attendrit son visage,
L'instant coule plus vite et plus légèrement,
Et le cœur vous devient doux comme un paysage
De grands tilleuls dorés et de bleu firmament.
On n'a plus souvenir de telle ou de telle heure,
On ne vit plus de telle nuit ou de tel jour,
Et, dégagé de tout tourment, et de tout leurre,
Alors, dans un ciel pur, on voit monter l'amour.
Qu'il est beau, libéré de l'ancienne rancune,
Du doute, de l'espoir, de tout ce qui fait mal,
Il monte, il brille, il règne, il fait du clair de lune,
Il est tout seul, là-haut, comme un astre royal.

Comme il a triomphé des pleurs et de la vie,
Qu'il a su s'isoler dans toute sa beauté !...

Il s'observe, se plaît, s'aime, l'âme ravie…
Alors, il s'établit dans son éternité…

À ma douleur

Quoi !… vous vous réveillez, douleur, ma pauvre amie,
Ô vous que je croyais pour toujours endormie,
Avec vos beaux doigts joints sur votre cœur brisé !…
Je pensais, ô douleur, qu'à vos tempes meurtries,
Les sources du sang tiède étaient enfin taries,
Et que le désespoir vous l'aviez tout usé.
Pauvre, pauvre douleur, quoi ! vous êtes encore,
Vous avez agité votre collier sonore,
Et vous avez ouvert vos grands yeux sur le jour,
Et vous avez gémi d'une voix basse et vive,
Et vous avez pleuré d'être encor la captive
Du même déchirant et inutile amour.
Il a suffi d'un rien, ma pauvre sœur chérie,
Quelqu'un m'a dit : « Je vais gagner votre patrie,
Qu'envoyez-vous au fleuve, à ses quatre horizons,
À votre vent éclos comme un panier de roses,
À ces êtres connus, à ces fidèles choses,
À tous ces seuils de cœurs, de soirs et de maisons ?…

J'ai souri doucement, l'âme mouillée à peine,
Ne sentant presque pas que j'avais de la peine,
J'ai dit : « Vous irez voir tels endroits, tels amis… »
Et j'ai donné ma main un peu chaude, un peu moite,
Puis, j'ai fermé la porte… Alors, je vous vis droite :

Vous vous étiez levée au nom de mon pays !…
Car c'est dans mon pays, qu'un jour, vous êtes née,
Regardant devant vous, éperdue, étonnée,
Mesurant de vos bras les espaces ouverts…
Car c'est dans mon pays, ô ma douleur insigne,
Que l'on vous vit descendre, ainsi qu'un noble cygne,
Le cours de mon amour et du fleuve aux flots verts…
Ô ma pauvre douleur, que vous êtes la même !…
Vous avez vos pieds nus et votre diadème,
Votre robe en lambeaux et votre front fervent ;
Comme avant, vous avez, ô ma douleur étrange,
L'air magnifique, et las et grave d'un archange
Que, dans une tempête, aurait vaincu le vent.
Ma douleur, ma douleur, vous serez éternelle…
Vous vous endormirez… et, puis, votre prunelle
Revivra, tout à coup, et s'emplira de pleurs.
Ah ! que de fois, déjà, je vous pensais finie,
Et que de fois un souffle, un rêve, une harmonie,
Ô morte, vous ont fait respirer sous vos fleurs !…

Eh ! bien, acceptez-vous, douleur prédestinée,
Savez-vous vers quel soir marche votre journée ?…
Peut-être, vos accents pleins d'un poignant adieu,
Aux hommes qui viendront transmettront leur délire,
Et peut-être avez-vous une si grande lyre
Pour qu'avec votre voix chante la voix de Dieu…

Un rêve

Je rêvais, l'autre nuit, que j'entendais ton pas,
Ton pas qui s'approchait… — quelles étranges fièvres !… —
Tu parus… Brusquement, je te tendis les bras,
Et je m'agenouillai, tout le silence aux lèvres,
Tremblante des aveux où l'on ne parle pas.
Je vois encor mes bras tendus et l'éloquence
De ce geste muet, plein d'un passé si lourd,
Je te vois t'arrêtant et je vis le silence
Où, sur toi, s'effeuilla l'arbre de mon amour,
Où mon soupir profond aspirait ta présence.
Rêve délicieux !… Tu sais, c'est le premier,
Depuis des mois, des mois, qui m'ait faite ravie,
N'est-il pas, par le ciel, un message envoyé ?…
Et, peut-être, en un songe, ai-je appris que la vie
T'avait, enfin, ô cher, prié d'avoir pitié…

Rêve délicieux !… Tu m'offris ta main bonne,
Et tu me relevas avec tant de douceur
Que je croyais mourir sur des roses d'automne,
Dans un peu de soleil et dans tout le bonheur,
Pour ce rêve, vois-tu, pour lui, je te pardonne !…
Je sentis, tout à coup, tes deux bras m'entourer,
Tu me tins longuement sur ta poitrine tiède,
Ton sourire était beau, triste et comme altéré…
À cause de ce rêve, ô cher, je te possède
Et je ne mourrai pas sans t'avoir respiré !…
Bas, tout bas, tu me dis cette chose inouïe :
« Mais moi je t'aime aussi… » Puis, je ne sus plus bien…
Les rêves sont si fous !… Je sentais, éblouie,

Que ton souffle essayait de ranimer le mien
Et que, contre ton cœur, j'étais évanouie…
Les rêves sont si fous !… Je me sentais souffrir
D'une trop grande joie et d'une ardeur sacrée,
Mon bonheur me tuait et ne pouvait tarir…
Tu parlais… mais en vain… Je sentais, enivrée,
Que, contre ton cher cœur, je venais de mourir…

Le suprême espoir

Si je devenais simple ainsi que le bon pain,
Si je devenais juste à force de me vaincre,
Si je devenais fraîche ainsi qu'un blanc raisin,
Si j'arrivais, mon cœur rebelle, à vous convaincre,
Si je vous enseignais l'orgueil persévérant
Qui ressemble au sillon lumineux de la plaine,
Et si je vous donnais un silence odorant
Comme, dans le soleil, un pied chaud de verveine,
Si je vous modelais, mon cœur, un beau contour,
Et si je vous donnais un battement si vaste
Qu'ensemble, il animât le devoir et l'amour,
L'heure passionnée à travers l'heure chaste,
Si j'avais des mots purs, des chants harmonieux,
L'esprit bien en lumière ainsi qu'un livre sage
Où se penchent la lampe et le regard des dieux,
Si j'avais la pitié dans l'ombre du visage,

Et l'indulgence ainsi qu'un bouquet rose au bras,
Si j'étais attendrie, attentive et ravie,

Comprenant, absolvant d'une larme… et, tout bas,
Me disant qu'il faut tant pardonner à la vie…
Si l'innocence était au bord de mes pieds nus
Comme une source où des tilleuls vont en cortège,
Et si j'avais le songe et les yeux ingénus
Des beaux petits enfants qui regardent la neige,
Si je portais la joie en épis de clarté
Comme les saisons d'or qui vont dans les prairies,
Et, sur moi, si j'avais un parfum de bonté
Tel un parfum de pluie et de roses mûries.
À force de constance et de sublime ardeur,
Ô destin, si j'étais toute renouvelée,
Et si, de paix vêtue et d'idéal voilée,
Sur ma bouche fondait la douceur de mon cœur,
Destin, se pourrait-il qu'on te voie impassible,
Que je prie et j'appelle en un soir sans écho,
Que devant moi s'élève un mont inaccessible
Et que je reste seule avec mon seul sanglot ?…

Ne l'obtiendrais-je pas, ce bien-aimé d'une heure
Et d'une éternité ?… Ce bien-aimé lointain,
Celui que je désire en devenant meilleure
Et le visage en pleurs tourné vers le matin ?…
Serait-ce vain la foi, la volonté sans trêve,
Tout ce que j'aurais mis d'âme à le conquérir,
Et n'aurais-je vraiment autant porté le rêve
Que pour être plus lasse au moment de mourir ?…
Non, Destin, tu seras tendre à l'âme fervente,
À l'esprit généreux qui croit et se combat,
Et, bientôt, effaçant l'absence décevante,
Emplissant tout l'espace avec un cœur qui bat,

Peut-être, à lui, Destin, me feras-tu connaître,
Dans ma neuve sagesse et ma neuve beauté,
Peut-être, ouvriras-tu doucement sa fenêtre
Et lui diras-tu : « Viens !...
Et lui diras-tu : « Viens !...Elle t'a mérité !... »

Tu ne sais pas

Tu ne sais pas... tu vis... tu souris d'être gai,
Le soleil, devant toi, brille et fait les fleurs tièdes,
Tu te sens riche en ignorant que tu possèdes,
Heureux sans t'assurer si le bonheur est vrai.
À ta joie il suffit de l'instant qui l'écoute,
Tu chéris l'arbre où pleut la chaleur du printemps,
Ils sont encor si près de toi que, sur la route,
Tu peux, si tu les veux, rappeler tes vingt ans.
Tu ne sais pas, hélas ! toi que l'espoir réclame,
Toi qui marches, léger, sur le chemin offert,
Quelle tristesse emplit la robe d'une femme
Et tout ce que son cœur en battant a souffert.
Tu ne sais pas... Aussi, je n'ai pas de rancune,
Je me tairai... Je ne veux pas avoir raison !...
Je ne me dirai pas, aux moments d'infortune,
Que ton oubli ressemble à de la trahison.

Va... Je comprends... J'excuse... Adore la lumière,
Écarte l'horizon d'un geste sûr et fort...
Une femme qui pleure et qui fait sa prière
Se guérit de la vie en pensant à la mort.

Que tes yeux de jeune homme aiment les beaux visages,
Que ton pas de jeune homme aille à travers le jour,
Cherche dans les chansons et dans les paysages
De quoi te faire doux pour une nuit d'amour.
Oui, je te veux heureux, ô toi que je pardonne
Avec un cœur brisé de t'avoir trop aimé.
Va… Je regarderai du côté de l'automne,
Pour moi le vent du soir est le plus parfumé.
Je serai seule avec mon âme, avec un livre,
Avec la solitude, un astre, le passé…
Toi, tu seras joyeux en apprenant à vivre
Et ton cœur chantera parmi le vin versé.
Les saisons t'aimeront… Des robes et des roses
Seront belles des jours qui les effeuilleront,
Les lis sentiront bon les tendresses écloses,
Tes cheveux et la nuit seront doux à ton front.

Oui, je te veux heureux… Ouvre encore ta fenêtre…
Tu m'as bien fait souffrir, mais je t'absous tout bas…
Tu ris… Il fait soleil… Le désir te pénètre…
J'ai mal… L'été revient… Tu ris… Tu ne sais pas…
Tu ne sais pas, dans l'heure à jamais effacée,
Quelle était, en son baume amer, délicieux,
L'âme que sur tes pieds j'ai toute renversée
Et combien fut parfait le regard de mes yeux.
Tu ne sais pas comment j'ai chéri ton visage…
J'avais passé ma lèvre au sel, au myrte, au feu,
Et ma main s'était fait un geste noble et sage
Afin d'être agréée autour de toi par Dieu.
Tu ne sais pas combien il est indestructible
L'amour qu'on édifie avec tout ce qu'on sent

Juste, vrai, lumineux, grandiose et terrible,
La vertu de son âme et l'éclat de son sang.
En or pur j'ai bâti ta future sagesse,
Je te voyais portant le boisseau du bon grain,
Distribuant, avec ampleur, avec largesse,
Une justice belle et grave au son d'airain.

Tu ne sais pas combien on aime la tendresse
Qui vous rendit meilleure en vous faisant pleurer,
Et qui tomba, soudain, parmi votre jeunesse
Comme sur le matin un orage doré.
Ah ! tu ne peux savoir quelles larmes divines
Je rapporte des nuits où tout le ciel est nu
Sur le fleuve qui passe et les hautes collines
Et dans mes yeux d'amante à l'abîme inconnu…
Non, tu ne peux savoir… Et ce n'est pas ton heure…
Il te faut être jeune encor et bien longtemps…
Chercher, en t'enfuyant du seuil de ta demeure,
Où se trouve aujourd'hui la place du printemps…
Il te faut être jeune, insouciant encore,
Entendre allégrement l'orgue bohémien
Qui t'offrira l'Espagne avec sa voix sonore
Et d'où s'échappera le rire de Carmen.
Ah ! c'est plus tard, plus tard que tu sauras, sans doute,
Quand, las, quand, attendri, ton rêve aura goûté
La rancœur, la pitié, la vérité, le doute,
Le mensonge des yeux et de la volupté.

Alors, tu comprendras, averti par la vie…
Alors, touché par Dieu, le temps et la douleur,

Si tu veux écouter, sur la route suivie,
Peut-être entendras-tu le sanglot de mon cœur…

À mes vers

Jaillirez-vous, bientôt, de mon cœur, mon génie,
Plongerez-vous, bientôt, dans les vagues des cieux ?…
Puisque j'ai la douleur, il me faut l'harmonie,
Mes vers sont aussi vrais que les pleurs de mes yeux.
Oh ! quand donc serez-vous sublimes, mes poèmes ?
Quand vous écrirez-vous sur les murs des cités,
Et quand donnerez-vous aux tours vos diadèmes,
Aux eaux votre cours large et vos bruits enchantés ?…
Quand éveillerez-vous un auguste délire,
Dans l'âme des humains quand mon âme entrera ?…
Quand serez-vous si forts, si poignants que ma lyre
En deviendra divine ou bien se brisera ?…

Quand susciterez-vous un frisson dans la foule,
Qu'un sens mystérieux détourne de l'erreur,
Qui sait de quelle source un poème s'écoule
Et s'il sortit vraiment de la source du cœur ?
Quand dira-t-on : « Ces vers où l'amour s'achemine,
Où bat toute la vie en un rythme puissant,
Sont des vaisseaux pareils à ceux d'une poitrine,
Ils sont pleins de tiédeur, de tendresse et de sang ? »
Quand dira-t-on : « Ce nom à la belle mémoire
Édifiera son arche en un ciel étoilé,
Cette femme a souffert et voici que sa gloire

Est faite de ses nuits où ses pleurs ont coulé ? »
Quand dira-t-on : « Voici qu'elle fut bien humaine,
Elle a prié, gémi… peut-être, elle pécha…
Pas une fois son chant ne fit autre sa peine,
C'est là que le vrai cri, le cri vrai s'épancha ?…
Écoutez ! Tous ces vers sont sortis de sa gorge,
Elle les soupira, les vécut, les râla…
Courageuse, elle entra dans son cœur, dans la forge,
Tragique, elle a forgé son amour… Le voilà !… »

Quand donc, sincères vers, me dira-t-on poète,
Aurai-je le destin que Musset a prédit
À ceux qui n'ont souci que de lever la tête
Et de frapper leur cœur véhément et maudit ?…
Quand donc me ferez-vous l'archange magnifique
Qui tord ses noirs cheveux sur son vêtement noir,
Qui marche dans l'orgueil, le vent et la musique
Et dont le nom est su des étoiles du soir ?…
Quand donc me ferez-vous le poète, le cygne,
Celui qui de sa voix émerveille sa mort,
Et crucifierez-vous, sur la montagne insigne,
Mes bras de dieu martyr avec vos longs clous d'or ?…
Ô mes vers, j'ai pleuré… Je l'ai dit… Je fus triste…
Ma souffrance a flotté parmi mes beaux cheveux…
Apprendrez-vous au monde, ô mes vers, que j'existe,
Vous, ô vers, que je fis des larmes de mes yeux ?
Vous, ô vous que je fis de mon amour déçue,
De ma colère forte ainsi qu'un mur d'airain,
De ma blessure heureuse et, qu'un jour, j'ai reçue
Où se trouvent le plus d'artères sur mon sein ?…

Mes vers, quand serez-vous la pleine mélodie ?
Quand m'entourerez-vous de l'ultime splendeur
Moi qui me meurs d'amour, de tristesse et d'ardeur
Comme le rossignol d'une nuit d'Arcadie ?…
Quand serez-vous, mes vers, aussi grands que mon cœur ?
Quand serez-vous l'azur où s'éploiera mon âme ?
Je vous sens imparfaits… d'une incomplète flamme…
Il me faut l'harmonie… ô vers, j'ai la douleur !…
Apprendrez-vous mon nom aux échos de ce siècle ?…
Qu'on ne m'impute pas un vaniteux espoir,
— J'ai l'esprit droit et pur — Mais j'ai l'orgueil de l'aigle
J'ai fixé le soleil…
J'ai fixé le soleil…Vers, faites-le savoir !…
— « Le génie… ah ! c'est trop… et la gloire est un leurre.
Pourtant, donne ton œuvre… et ton œuvre vivra
Immortelle, infinie et bonne… Il suffira
Qu'en la lisant, un soir, une autre femme pleure… » —

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Instant_%C3%A9ternel. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.